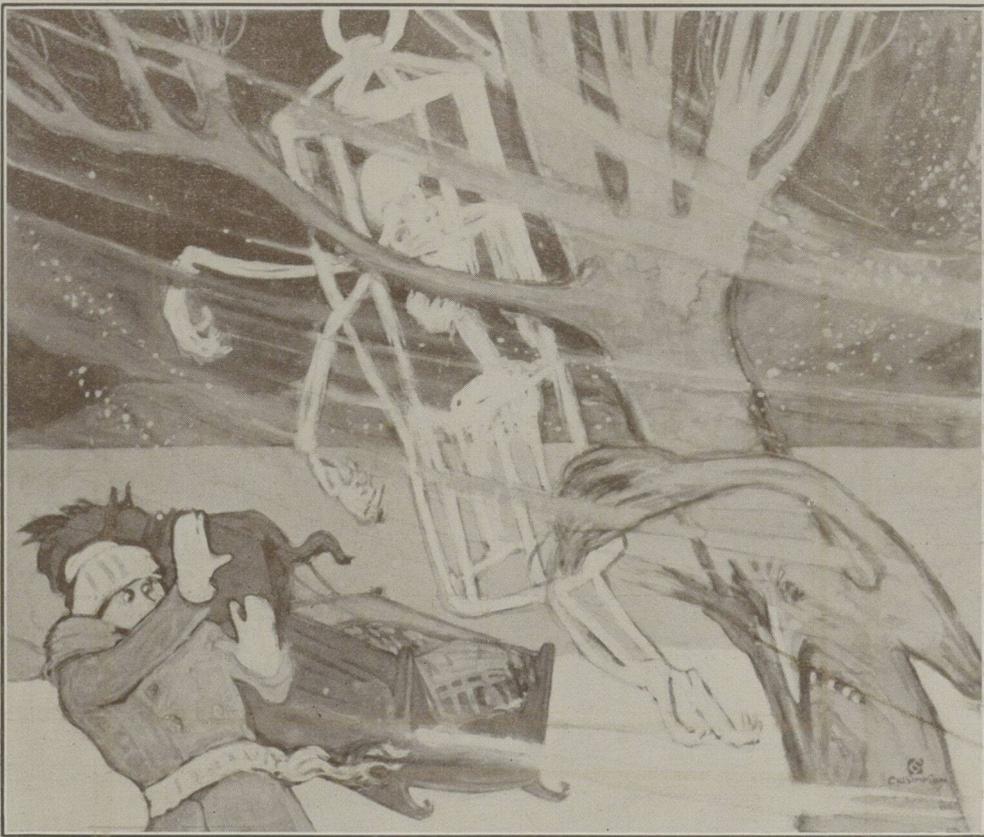


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LES LÉGENDES du SAINT-LAURENT

FANTAISIE DU TERROIR



LA CORRIVEAU:—“Elle avait passé les mains à travers les barreaux de sa cage de fer, et s’efforçait à lui grimper sur le dos. . .” R. C.

(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC
SEPTEMBRE 1926, Vol. VII, No 5

25 SOUS L'EXEMPLAIRE

Des Rentes pour Tous

Vous n'êtes pas rentier?
C'est votre faute!
Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada" vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

Les Prévoyants du Canada

56 rue St-Pierre,
QUEBEC.

TÉL. 2-06 88

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et réserve... \$11,000,000
Actif, plus de... \$130,000,000



La grande Banque du Canada français



254 succursales au
Canada. 210 dans la Province de Québec, 12 dans la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

La Banque
Canadienne Nationale
(FRANCE)

14, RUE AUBER,
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUEBEC.

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.

"Comment Protéger vos Biens"

Demandez cette brochure

Els vous dit comment vous pouvez assurer l'administration parfaite, économique et profitable de vos biens et de votre succession, en en confiant la gestion à une maison possédant au plus haut degré toutes les garanties de sécurité et de compétence.

La Société d'Administration Générale

EXECUTRICE TESTAMENTAIRE FIDUCIAIRE

MONTREAL :

35, rue St-Jacques

Tél. Harbour 4192

QUÉBEC :

96, rue St-Pierre

Tél. 2-1139



PLACEMENTS

de sécurité absolue

Bray Caron & Dubé Limités

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

105, rue St-Pierre, TEL. 2-8160 QUEBEC.

"La Fortune Sourit aux Audacieux"

*Confiez-nous l'achat
de vos*

OBLIGATIONS ALLEMANDES

Nous serons heureux de mettre à votre service notre longue expérience pour vous assurer un choix judicieux, rémunérateur et au meilleur prix du marché. Consultez-nous avant de faire vos placements et

Saisissez l'occasion de
faire fortune!..



J.-A. ROY & Cie

*Obligations et
Assurances Générales*

103, St-Pierre

QUEBEC.

TÉL. 2-4611

Cuisinez au G A Z

Chaque jour il se consacre à l'ordinaire bien des heures dans des cuisines chaudes à étouffer. Pourquoi ne pas moderniser sa cuisine en y faisant installer un poêle à gaz — Il suffit alors d'approcher du brûleur une allumette enflammée et tout est prêt pour la cuisson.

Pas de poussière,

Pas de cendres,

Pas de misère.

Quebec Power Company

Quebec Railway Light
& Power Coy.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VII

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1926

No 5

LES LÉGENDES DU SAINT LAURENT

FANTAISIE DU TERROIR

LA CORRIVEAU

Il y a quelque chose de particulièrement macabre dans l'histoire de la Corriveau, racontée avec tant de saveur par Aubert de Gaspé, dans les *Anciens Canadiens*, ce livre inimitable. Il appert que Marie-Josephite Corriveau était une mauvaise femme, qui empoisonna son mari et fut punie de mort par la justice, son corps étant ensuite exposé pendant un long temps dans une cage de fer imitant la forme humaine, avec deux bras étendus. Cette cage, et le squelette qu'elle contenait, furent pendant de longues années la terreur des enfants et des passants de nuit, à la fourche des Quatre-Chemins, près de Saint-Joseph de Lévis, sur la falaise faisant face à l'Île d'Orléans. Or, chacun sait que l'Île d'Orléans a longtemps été appelée "l'Île des Sorciers", à cause des feux-follets et autres diableries qui conduisirent maint chrétien à ses fins dernières, dans les marais et savanes qui s'y trouvaient. Dans le roman de M. de Gaspé, José Dubé raconte l'aventure arrivée à cet endroit à "mon défunt père qui est mort". Mais nous ne pouvons résister à l'envie de citer cette page typique ; écoutons donc José.

" Si donc, dit José, il sembla bien à mon défunt père, qui est mort, qu'il entendait derrière lui le tic tac qu'il avait déjà entendu plusieurs fois pendant sa route ; mais il avait trop de besogne par devant, pour s'occuper de ce qui se passait derrière lui. Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, il sent deux grandes mains sèches, comme des griffes d'ours, qui lui serrent les épaules ; il se retourne tout effarouché, et se trouve face à face avec la Corriveau, qui se grappinait amont lui. Elle avait passé les mains à travers les barreaux de sa cage de fer, et s'efforçait à lui grimper sur le dos ; mais la cage était pesante, et à chaque élan qu'elle prenait elle retombait à terre avec un bruit rauque, sans lâcher pourtant...

— Mon cher François, dit la Corriveau, fais-moi le plaisir de me mener danser avec mes amis (les sorciers) de l'Île d'Orléans.

— Satanée bigre de chienne ! cria mon défunt père, est-ce pour me remercier de mon *dépréfundi* que tu veux me mener au sabbat ?

— Mon cher François, dit la sorcière, si tu refuses de m'y mener en chair et en os, je vais t'étrangler ; je monterai sur ton âme et je me rendrai au sabbat. Ce disant, elle le saisit à la gorge et l'étrangla.

En tout cas, il perdit connaissance, et au matin quand il rouvrit les yeux, le premier objet qu'il vit fut son flacon... mais bernique ! il était vide. La sorcière avait tout bu. François Dubé reprit le chemin du logis, où il arriva tout songeur, et ce ne fut que quinze jours plus tard qu'il raconta son histoire. Il est vrai qu'il n'en put fournir de preuves formelles ; et comme concluait José lui-même, "voilà le plus pire de l'affaire." R. C.

Luxe aujourd'hui — Nécessité demain. — Bon nombre d'inventions, à leurs premiers stades de développement, furent considérées comme un luxe. Mais la publicité et la production en grande quantité ont placé le téléphone, la machine à écrire, l'automobile, la baignoire et une foule d'autres commodités à la portée des masses. Ces articles sont devenus des nécessités pour la transaction des affaires modernes et pour notre bien-être social.

Plus nous progressons, plus de nouveaux besoins se font sentir et sont satisfaits. La publicité a fait du luxe d'aujourd'hui des nécessités de demain.

— " J'ai mis une annonce dans un journal pour demander une femme "

— " Avez-vous eu des réponses ? "

— " Des réponses ? Le premier jour, j'en ai reçu quatre cents parmi lesquelles il y en avait deux d'hommes qui me demandaient de prendre la leur.

D'UN MOIS À L'AUTRE

La seizième Exposition Provinciale de Québec s'est terminée le 12 septembre, après des hauts et des bas multipliés, succès d'un jour et désastre du lendemain, les deux jours les plus prometteurs de la semaine, au point de vue financier, ayant été complètement gâchés par la pluie. En tenant compte que le beau temps soit le facteur principal de l'Exposition Provinciale de Québec, comme de toute autre exposition, d'ailleurs, régionale ou locale, nous dirions même internationale, — le succès de l'Exposition Provinciale de cette année a été remarquable. Et cela grâce à l'énergie et à l'initiative de la Commission qui l'administre. Cette dernière n'a pas voulu se faire vaincre par le mauvais temps persistant ; elle a pris des mesures pour prolonger de deux jours son exposition avec tous les éléments nécessaires et elle a pu ainsi, croyons-nous, attacher les deux bouts.

Mais avouons-le franchement, à part l'obstacle naturel qui est le mauvais temps, et auquel elle a parfois à se buter, la Commission a commis, cette année, une erreur qu'elle devra sans tarder rectifier : celle d'avoir élevé le prix d'entrée à son Parc tout en diminuant les autres, à l'intérieur, en particulier celui de l'entrée à la Grande Estrade. Il lui sera soumis par tous les intéressés à l'Exposition que ce qu'il importe, tout d'abord, c'est d'exiger des prix les plus populaires pour l'entrée au Parc de l'Exposition sans s'occuper de demander ensuite ce qu'elle jugera à propos pour entrer dans la grande estrade ou ailleurs. Ce qu'il faut, c'est d'amener la masse dans le domaine de la Commission de l'Exposition et de faire ensuite, même de ses visiteurs, des êtres " taillables et corvéables à merci ", une fois qu'ils seront sur sa propriété.

Espérons donc que les leçons de cette année profiteront pour les expositions qui suivront. La Commission a déjà, d'ailleurs, reconnu les erreurs commises et a pris, d'ores et déjà, les mesures pour les redresser, dès l'année prochaine.

*
* *

Des milliers de personnes, au cours de cette exposition, ont acclamé avec joie les anciens et les jeunes lauréats du Mérite Agricole. On a acclamé avec plus d'intérêt surtout les gagnants des médailles et des récompenses du Mérite Agricole Juvenile. Ils sont trois qui ont ainsi mérité des récompenses pour leur excellent travail dans le jardin paternel. Lauréats adultes et jeunes lauréats se trouvèrent côte à côte et il était beau de voir ces jeunes, au printemps de la vie, s'allier aux vieux dont quelques-uns vont au déclin, et cela pour exalter la terre, la " grande amie "

de tous, la terre qu'ils travaillent avec tant d'acharnement et d'amour mais qui leur donne, en retour, tant de compensations. Des ovations ont salué les uns et les autres.

Voilà assurément un grand jour, après celui de la première communion, pour ces " petits habitants " qui n'ont plus rien à envier à leurs parents ni à leurs grands voisins sur la poitrine desquels le lieutenant-gouverneur attache avec une émotion visible la médaille d'or, d'argent ou de bronze de l'Ordre du Mérite Agricole. L'honneur n'attend pas le nombre des années, peut-on dire en voyant ces petits bonshommes hissés sur des chaises pour que la foule voit le geste que fait pour eux le représentant du Roi dans notre province.

Voilà assurément un grand honneur et un grand bonheur pour ces cultivateurs en herbe et pour leurs parents. On a vu des yeux de ces derniers couler des larmes de joie et de fierté légitime. Dignes parents et dignes enfants dont on récompense le travail obscur accompli sans relâche à la gloire de la terre et du pays.

Cette belle fête agricole qui depuis plus de dix ans se célèbre dans le Parc de l'Exposition Provinciale, pour les jeunes et pour les vieux, comporte, croyons-nous, d'utiles leçons. L'une d'elles, c'est que l'enseignement agricole tel qu'il se donne dans nos institutions scolaires prépare avantagement nos fils de cultivateurs à une culture raisonnée et rémunératrice. Une autre leçon qui dégage, plus particulièrement, du fait de voir plus d'une centaine de cultivateurs récompenser officiellement pour la bonne tenue de leur terre, c'est que la routine ancienne ne mène à rien pas plus à la fortune qu'aux honneurs et à la gloire.

En voyant épingler toutes ces décorations sur ces rudes poitrines, l'on se dit que c'est bien une chevalerie en train de se former chez nous. Et alors, il fait bon d'applaudir au geste de nos gouvernants en faveur de cet encouragement puissant qu'ils donnent à l'agriculture progressive. Il convient aussi de chaleureusement féliciter les nouveaux décorés, petits et vieux, pour les succès remportés. Quelques-uns peuvent se demander d'où leur viennent de pareils honneurs. De rien autre source, pourrions-nous leur répondre, que de l'application des théories agricoles enseignées ; de l'enseignement de la culture moderne. Par ces méthodes, non seulement nos cultivateurs recoltent des honneurs, mais font produire à leurs champs leur maximum de rendement.

Ces enseignements, les pères cherchent à les inculquer à leurs fils, pour que les uns et les autres continuent de venir, chaque année, dans la " capitale agricole " de la province, recevoir leurs récompenses des plus hautes autorités du pays.

En ces dernières années, notre race ne pouvait qu'être émue et flattée du spectacle que présentait une espèce de rivalité entre le père et le fils ; le père, presque au sommet de son siècle de vie, écrivant encore articles sur articles sur l'avenir économique de son pays ; le fils, à peine au seuil de l'âge mûr, distribuant les trésors d'une heureuse éloquence à la réalisation de l'idéal intellectuel et social du pays de son père et du sien . . .

Que si l'on n'a pas reconnu ni ce père ni ce fils par les quelques lignes qui précèdent, l'on sera plus heureux en lisant le trait suivant :

C'était le jour de la Saint-Jean-Baptiste, 1882. On banquetait à Montréal comme on savait le faire pendant nos réjouissances nationales. Dans quelques instants, on allait ouvrir la série des discours. Cependant le président de ces agapes semble soucieux, inquiet. Tout à coup un quidam pénétra dans la grande salle du banquet et alla dire quelques mots à l'oreille du président. La figure de ce dernier rayonna aussitôt.

C'était un fils . . .

Toute la salle éclata en applaudissements. Or, parmi les invités à la table d'honneur se trouvait le général de Charette, l'illustre "soldat du pape"

"Qui sera le parrain du premier fils de notre président ?" demanda quelqu'un.

— Moi, si je suis accepté, répondit le soldat du Pape.

Et ce fut, en effet, l'illustre général Athanase de Charette, Baron de la Gontrie, héros immortel de la bataille de Castelfidardo et de la défense de Rome en 1870, alors en visite au Canada, qui conduisit sur les fonts baptismaux, Louis-Athanase, aujourd'hui l'honorable L.-A. David, Secrétaire de la province, premier fils de l'honorable Laurent-Olivier David, avocat, journaliste, historien, vétéran de la politique canadienne, portraitiste de grande réputation que la mort, comme une mère son enfant, vient de doucement coucher dans le tombeau.

C'est avec émotion que le Québec intellectuel se penche sur cette tombe qui s'est fermée, au début de ce mois, pour toujours. Québec sait que les nombreux ouvrages de l'hon. L.-O. David auront toujours une place de choix dans toutes les bibliothèques de ceux qui aiment notre histoire et notre race ; nous savons aussi que ce vénérable disparu a joué un rôle d'une importance considérable dans la politique et dans la littérature canadienne ; nous savons comme il a harmonieusement chanté nos héros de 1837-38 ; nous savons encore comme il était observateur des hommes qui vivèrent à ses côtés pendant sa longue carrière et dont il fut le portraitiste élégant, vif et délicat.

Celui-ci laisse une œuvre considérable qui ne sera pas de sitôt oubliée, et dans toute cette œuvre l'auteur a constamment fait preuve d'un patriotisme ardent et convaincu, ne reculant pas même, pour mériter davantage de son pays, devant d'humiliants sacrifices. C'est pourquoi sa mémoire sera universellement respectée ; et c'est pourquoi, non seulement ses parents et ses amis mais toute la nation canadienne-française s'est inclinée avec respect sur sa tombe que nous voudrions voisine de celle de cet autre

illustre enfant de la Nation, qui fut son ami de cœur et d'âme : Wilfrid Laurier.

*
* *

La saison des immigrants va bientôt se terminer, du moins dans notre port. Il sera intéressant, à la fin, d'en dresser la statistique. Elle contiendra des chiffres respectables car l'on nous assure que le courant a été remarquablement intense. L'on pourrait opposer, comme dans maints domaines que le côté quantitatif pourrait peut-être suppléer au côté qualitatif. Mais tel ne serait pas le cas, du moins toujours, en qui regarde Québec. Il paraît que les officiers de l'immigration ont été plus sévères que jamais. Il ne s'est pas passé une semaine que l'on ait renvoyé dans leur pays respectif quelques "indésirables". A tel point qu'il faut se demander, d'une façon générale, si l'on ne va pas quelquefois un peu loin. On se rappelle qu'au cours de l'été les journaux ont annoncé, par exemple, qu'une famille composée du père, de la mère et de huit enfants avait été renvoyée au pays ancestral parce que l'un des enfants ne semblait pas jouir de toutes ses facultés mentales.

L'autre jour, on nous racontait l'aventure, assez remarquable, du reste, d'un immigrant russe qui, de par les lois de l'immigration canadienne, a été obligé de se marier en arrivant à Québec après seulement deux jours de veuvage, sans quoi il eut immédiatement passé pour indésirable et eut été expédié dans son pays par le prochain bateau.

Loin de nous la pensée de médire des lois de l'immigration canadienne, mais il faut avouer qu'elle sont des rigueurs à nulle autre pareilles. Consoignons-nous cependant et soyons contents qu'elles soient observées si nous ne voulons pas que notre pays devienne un "refugium peccatorum".

Naguère, l'on a été un peu surpris d'une mesure de moralité prise par le Tribunal canadien,— le tribunal en général,— à l'occasion d'un triste et retentissant drame de famille dont nous n'avons guère eu connaissance du dernier acte, nous de l'Amérique. Bien des bons Européens, à ce sujet, ne sont pas encore revenus de leur étonnement et n'ont pu se faire encore à l'idée de cette institution canadienne en vertu de laquelle on rembarque poliment l'étranger ou l'étrangère que l'on a des raisons de trouver "indésirable". Ce dernier qualificatif est évidemment le dernier mot de la courtoisie envers des gens que l'on penserait plutôt devoir expulser par la force constabulaire. Les gens les plus étonnés, assurément, sont ceux pour qui le mot Amérique veut dire Liberté.

"Comment," se récrie avec stupeur le voyageur qui a fui la tyrannique Europe pour la libre Amérique, "vous m'arrêtez sans même me permettre une promenade sur vos quais, et vous me renvoyez chez moi ! . . . Mais je ne suis pas un voleur, vous savez ; je n'ai pas de casier judiciaire ; aucune poursuite n'est dirigée contre moi . . . etc., etc.

— “ Nous ne contestons pas ces points ”, répond le tribunal canadien, “ et nous avons pleine confiance en votre parole. Seulement, pour des raisons qui ne regardent que nous, nous ne vous considérons pas comme désirable. ” Vous allez donc reprendre le bateau et retourner d'où vous êtes parti. Au besoin, même, nous allons vous payer votre billet de passage de retour . . . L'argent, ce n'est pas une question. Nous sommes désolés, croyez-nous. Allons, portez-vous bien. Bon voyage ! ”

Et puis voilà, le Canada a perdu un habitant en puissance mais il a sauvé son innocence.

*
* *

De nouveau, depuis le 1er septembre, la poudre parle dans les grands bois laurentiens et nos bêtes ont fini d'errer en liberté sous la sécurité de nos lois protectrices. Il est tout de même heureux, pour les chasseurs eux-mêmes, que nous ayions ces lois, car ils ne partiraient pas, aujourd'hui, si pleins d'espoir, en de merveilleuses captures, nos joyeux chasseurs. Sans ces lois, nos forêts seraient, aujourd'hui, à peu près désertes de leurs hôtes habituels comme sont désertes les vastes plaines de l'Ouest où, naguère, brouaient d'innombrables troupeaux de milliers de buffles. Ces pauvres buffles, ils ont suivi, dans les plaines de l'oubli, les gigantesques créatures des temps préhistoriques et même de siècles relativement jeunes : l'élan géant d'Irlande dont la taille atteignait, dit-on, dix pieds de hauteur, l'urus aussi grand que le plus grand des éléphants de nos jours, l'ours des cavernes, plus énorme que notre gros grizzly des Montagnes Rocheuses, le mammoth, l'auroch, cette espèce de cheval sauvage dont les derniers isars de Russie conservaient encore quelques spécimens dans leurs réserves de la Lithuanie ; et tant d'autres puissants gibiers dont on trouve encore souvent les squelettes dans les alluvions de lointaines rivières ou sous l'humus de forêts millénaires.

Pour ce qui nous regarde, peut-être que sans nos lois protectrices, dans cinquante ans le squelette d'un orignal trouvé sous les couches de vase de l'Ashuatmouchouan serait une curiosité dont se réjouirait le conservateur d'un musée archéologique.

Notre Canada Français jouit d'une heureuse réputation pour la chasse au gros gibier. Mais ce dernier, à la vérité, ne se partage pas en une très grande variété d'espèces. Nous possédons cependant de fort riches familles. Le gibier proprement dit, comme l'entendait ce prince du sport en Amérique que fut Frank Forrester, ne comprend, chez nous, à part l'ours noir des Laurentides et le lièvre du nord, que trois variétés de la famille des “ cervidæ ”. Mais ce sont, nous pouvons nous en vanter, les trois variétés les plus intéressantes des six groupes de quadrupèdes que comprennent les forêts de l'Amérique : l'orignal, le caribou, le chevreuil. Le wapiti existait, paraît-il, naguère ; il a disparu. S'il était resté et si notre climat eut été favorable au cerf à queue noire, nos forêts passède-

raient les cinq variétés de la famille des “ cervidæ ”. Richesse inouïe !

N'importe, la chasse est, aujourd'hui, chez nous, un plaisir populaire et non plus comme autrefois l'apanage des rois. Excepté pendant la période fermée, il est permis à chacun, chez nous, d'aller à la chasse, sans crainte d'être battu de verges comme au temps de Henri IV. On a le droit de chasse sans être noble et sans posséder de fief. Voilà un progrès. La chasse nous est permise par le droit civil et elle n'a jamais été défendue par le droit canon. Et la preuve, c'est la présence, parmi les bienheureux, de saint Hubert, de saint Eustache, de saint Martin, de saint Germain l'Auxerrois.

Voilà donc, messieurs les Nemrods, grands ou petits, riches ou pauvres, nobles ou roturiers, en bonne compagnie ; qu'ils en profitent donc pendant la saison permise qui est présentement ouverte.

*
* *

Au cours du mois de septembre, l'intérêt de la population canadienne s'est portée vers la date du 14, jour d'une élection générale des 245 représentants que la nation a droit d'avoir au Parlement Canadien. Ce jour-là a été précédé de plusieurs semaines d'une campagne électorale ardue, parfois violente entre les deux partis politiques conservateur et libéral et qui s'est terminée par une victoire, complète et décisive, du parti libéral, qui a obtenu une majorité à peu près absolue, grâce à laquelle le gouvernement du T. H. Mackenzie-King pourra, en toute liberté et sans contrainte, administrer, pendant quatre ans au moins, les affaires du pays.

Cette victoire met fin à une situation qui était préjudiciable aux intérêts généraux de toutes les classes de la société canadienne. Tout le monde devra s'en réjouir. — Le parti opposé eut bénéficié du même succès que le Canada eût eu raison d'être, quand même, satisfait, les deux partis étant animés des mêmes bonnes intentions. Ce qu'il fallait, c'était de rompre l'instabilité des partis et de faire disparaître la menace — à tout instant, — de coups d'Etat dont nous ne sommes pas assez accoutumés.

Nous souhaitons que le nouveau gouvernement qui sera formé probablement quand paraîtront ces lignes puisse faire le bonheur de la nation et surtout cimenter la bonne entente entre toutes les provinces de la Confédération qui ont fait leur devoir pour arriver à ce résultat.

Le Terroir ne s'occupant pas de politique ne peut en dire davantage sur ce délicat sujet.

DAMASE POTVIN

La question arrive souvent terriblement longtemps à rés la réponse.

* * *

Les idéaux sont des choses dangereuses. Les réalités valent mieux, Elles blessent, mais elles valent mieux.

AU PARNASSE CANADIEN

A LA MÉMOIRE DU VIEUX MAITRE

le Dr Amédée Marsan, à l'occasion
du dévoilement de son monument à
L'Assomption, le 28 septembre 1926.

*La saison neuve a réveillé de gais murmures,
Les champs enclos, la plaine immense et les vallons.
Les primes fleurs s'ouvrent à peine, et nous cueillons
Le bouton d'or, prévision des moissons mûres.*

*L'aurore naît ; le long du fleuve aux eaux d'argent
Les laboureurs, agenouillés dans la lumière,
Ont salué le Créateur, et leur prière
Simple et touchante est comme un chant.*

*Car, les francs laboureurs, dont les bras et le torse
Ont ployé sous le faix des labeurs journaliers,
Dans leurs cœurs généreux n'ont jamais oublié
Ce qui fit des anciens la vaillance et la force.*

*Fidèles aux leçons fertiles du passé,
Ils nous ont enseigné les secrets du bien-être
Et voulu que leurs fils sachent mieux reconnaître
Leurs pas dans les chemins que l'exemple a tracés.*

*Or, parmi ces anciens, que notre temps révère,
Il en est dont les noms sont restés immortels,
Et leurs toits ancestraux sont comme des autels
Consacrés aux pieux serviteurs de la Terre.*

*Ils ont voué leurs cœurs, leur âme et leur esprit
Au progrès nécessaire. En vivant pour les autres
Ils ont fait œuvre sainte, ainsi que des apôtres,
Et ce noble altruisme à nos yeux les grandit.*

*Nous leur gardons un culte de reconnaissance.
Ei, nous ressouvenani des travaux qu'ils ont faits
Nous voulons que survive, ainsi que leurs bienfaits,
Le trésor merveilleux et riche de leur science.*

* * *

*Vieux maître qui souris dans la gloire, aujourd'hui,
Vois à tes pieds tous ceux qui jadis t'écoutaient*

*Et qui dans tes leçons captivantes goûtaient
Les prémices du sol où ta main nous conduit.*

*Ton sourire serein que le bronze éternise
Dira ton cœur content et ton rôle accompli.
Ton œil était ouvert, et tu l'as bien rempli,
Au spectacle infini qu'enfin tu réalises.*

*Ton front se dorera comme le pur froment
Sous le soleil des jours et par les saisons douces
A tes pieds, le lierre et la vigne et les mousses
Tresseront des liens à ton attachement...*

*Comme les arbres sains, érables, trembles, chênes,
Que tu as tant aimés, ton socle de granit
Redira, dans l'espace et le temps infinis,
L'œuvre persévérante aux élites prochaines.*

*Sous ton regard paisible, autour de toi naîtront
Les nouveaux ouvriers que la moisson appelle.
La tâche, désormais, leur paraîtra plus belle
Puisque t'ayant compris leurs cœurs se souviendront.*

*Et dans chaque campagne et chaque maisonnée,
En suivant ton exemple on bénira ton nom.
Car tu fus cet apôtre infatigable et bon
A qui la Terre de chez nous s'était donnée.*

*Terre de nos aïeux, sol aimé des anciens,
Souris au bon semeur qui te voua sa vie.
Lui qui t'a d'une ardeur inlassable servie
Méritait de rester debout parmi les siens...*

*Le bel automne a couronné de moissons mûres
Les champs enclos, la plaine immense et les vallons.
Dans les épis qu'à pleines mains nous moissonnons
Les voix du sol s'éparpillent en doux murmures.*

*Le soir s'en vient ; le long du fleuve aux eaux d'argent,
Les moissonneurs agenouillés dans la lumière
Ont remercié le Créateur, et leur prière
Reconnaissante est comme un chant...*

Alphonse DÉSILETS.

Septembre 1926.



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR

Vue du verger de M. Osias Huse-
reau à Oka, Deux-Montagnes.

LÉGENDES DU SAINT LAURENT

FANTAISIE DU TERROIR

LE SAUVAGE MOUILLÉ



LE SAUVAGE MOUILLÉ

(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

La légende du "Sauvage Mouillé", qui remonte aux premiers temps de la colonie, a pour théâtre un endroit pittoresque des environs de Montréal : les Ecorres, sur la rivière des Prairies. Un parti de bûcherons en route pour "les pays d'en-haut" avait établi son campement pour la nuit au pied des rapides appelés le Saut-au-Récollet. Ils aperçurent à quelque distance une lumière tremblotante, et s'y dirigèrent, croyant rencontrer quelqu'autre expédition. Mais une surprise les attendait. Sur la petite pointe rocheuse où brillait la lueur, on ne trouva ni canot ni campement, mais auprès d'un feu qui n'était peut-être qu'un reflet de lune, les bûcherons aperçurent avec effroi la silhouette très nette d'un sauvage accroupi, se tassant près du feu pour s'y faire sécher, car ses vêtements dégouttaient comme s'il fût à l'instant sorti de la rivière. On héla l'homme étrange, mais il ne répondit pas. On s'approcha en lui parlant, non sans une sorte de crainte, et plus ils avançaient plus les voyageurs s'effrayaient, car l'homme ne levait pas la tête, l'eau qui tombait de son corps ne se rendait pas à terre, et le feu ne jetait ni fumée ni chaleur. Une écorce de bouleau très sèche y fut jetée sans s'enflammer, et c'en fut assez pour nos

hommes des bois ; ils détalèrent vivement et non sans tourner souvent la tête avec inquiétude, laissant à son égouttement le "sauvage mouillé" que personne n'a plus revu d'aussi près depuis lors. Seulement, lorsqu'ils racontèrent aux autres ce qu'ils venaient de voir, et qu'un sceptique laissa échapper un rire moqueur, on entendit clairement en l'air le grondement de la chasse-galerie, que chacun connaît mais qu'on ne peut entendre sans frissonner d'appréhension : le frisson que donne la proximité des démons aux âmes les mieux trempées. L'histoire nous apprend qu'en 1645 le Père Nicolas Viel, récollet, et son acolyte Ahuntsic furent traîtreusement noyés par un sauvage renégat qui dirigeait leur canot à l'arrière; celui-ci se sauva seul au rivage, où il fut rejoint par Satan au moment où il se séchait près d'un feu. Il doit être condamné à s'y sécher éternellement, car les vieillards affirment que le "sauvage mouillé" apparaît encore d'un côté ou de l'autre de la rivière des Prairies non loin du "grand Montréal", par les temps de brume et de brouillard.

R. C.

EAU-FORTE OU PASTEL

Par AIMÉ PLAMONDON

AUX COURSES

Dans dix minutes la première course. Les chevaux sont prêts pour la parade, les jockeys sont rendus au pesage et la fanfare vient d'attaquer avec entrain le premier morceau au programme.

Une foule très dense remplit la grande estrade qui se découpe dans le soleil aveuglant comme une corbeille merveilleuse, entourée de verdure et débordante de fleurs vivantes de tous les âges, de toutes les teintes, de tous les parfums, cependant que dans le pavillon réservé aux membres du club circule et s'agite un monde extrêmement élégant en atours de haute cérémonie.

Dans l'édifice du pari mutuel, on se tasse, on se bouscule devant les tableaux, au milieu d'une atmosphère déjà suffocante, — que sera-ce tout à l'heure ? — mais on ne gage que peu encore. On consulte le programme, on étudie la liste des jockeys, on scrute le record des chevaux inscrits comme partants, surtout on compulse minutieusement pour la vingtième fois les "selections" ou préférences données par les grands journaux dans leurs éditions sportives. Et dans une rumeur confuse, au flux et reflux inégal et irrégulier, on guette l'apparition aux guichets des amateurs reconnus, des palefreniers au courant, des parieurs réputés, enfin de tous ceux qui ont la réputation de risquer à bon escient les enjeux qu'on est convenu d'appeler "wise money", expression impossible à traduire mais pleine de sens et même de contresens. Car, quiconque a fréquenté tant soit peu les champs de courses, sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les systèmes, probabilités, tuyaux ou "tips" qui y foisonnent et servent tout simplement, un peu plus les uns que les autres, à démontrer que le hasard est le maître par excellence du sport des rois et qu'on doit toujours considérer comme perdu à jamais l'argent risqué sur les chances des braves petits coursiers et de leurs intrépides cavaliers.

Mais voilà la parade qui s'avance. Ils sont huit chevaux qui défilent lentement, précédés solennellement de quelques pas par le "handicapper" ou directeur des courses, tout de rouge vêtu et monté sur un cheval bai également carapaçonné d'écarlate. Toutes en nerfs et en sang, les magnifiques bêtes aux membres fins, aux formes grêles et effilées, d'une élégance quasi féminine, s'avancent joyeusement au son de la fanfare qui joue une marche militaire, retenues à grande peine par les minuscules jockeys qui les montent. Ces derniers, vêtus de casques de soie et de satin aux couleurs éclatantes, portant sur le bras droit les numéros que leur assigne le programme, ont l'air de gladiateurs nains qui viennent saluer les innombrables césars de l'estrade et de la pelouse avant d'aller s'affronter en

des duels toujours dangereux, quelquefois mortels pour l'homme et pour la bête.

Maintenant qu'ils sont passés et s'en vont se placer pour le départ, de l'autre côté de la piste, on gage ferme, et tous les guichets sont assiégés d'une foule de parieurs qui croient avoir repéré le gagnant et s'en vont confier à leur bonne étoile un argent dont souvent ils n'ont pas le droit de disposer ainsi. Les tableaux enregistreurs marchent sans interruption avec un dé clic sec qui produit un crépitement ininterrompu, très énervant à la longue. On dirait une batterie de mitrailleuses à tir rapide, bombardant sans merci les goussets des pauvres parieurs, cible merveilleuse qui s'offre sans défense à leur attaque meurtrière.

Une sonnerie impérative retentit, les guichets se ferment instantanément au nez des retardataires et l'on se dirige avec empressement vers l'estrade ou vers la clôture pour voir la course.

De loin, on voit les chevaux piaffer devant le fil, caracoler, se cabrer, tenter même de désarçonner leurs cavaliers. On les remet patiemment en place, nez à nez, on reforme la ligne et... voilà qu'un coursier se détache à nouveau du peloton, bouscule ses voisins et brise une fois de plus complètement l'ordonnance rigoureusement prescrite. On les rassemble sans retard, mais ils se séparent encore, se mêlent, se heurtent ; on dirait que tout espoir est perdu, qu'on ne pourra jamais les mettre en place définitivement, lorsque tout à coup, une clameur retentit, le fil est tombé, le drapeau abaissé : ils sont partis.

Sur l'estrade et dans les tribunes, tout le monde est debout ; à la clôture et sur la pelouse, on s'écrase, on se bouscule pour mieux voir. A mesure que les poneys s'avancent, les cris redoublent, les rumeurs d'encouragement et les mots de reproches se croisent, s'entremêlent, finissent par former une clameur unique, indéchiffrable, intraduisible, au moment où chevaux et jockeys, rivés les uns aux autres, passent en trombe devant la tribune des juges.

Une détente subite succède à l'exaltation intense. Gagnants et perdants se recueillent, réalisent mentalement la position qui leur est faite, puis se reprennent et se mettent à songer à la prochaine épreuve qui va certainement, cette fois, accroître leurs gains ou effacer leurs pertes.

Mais au milieu des acclamations parfois délirantes, les vainqueurs sont revenus au pesage, le résultat officiel est affiché, et l'on inscrit sur le tableau noir les montants payés par chacun des gagnants. Oh ! les cris de

joie qui accueillent les dividendes inespérés, les soupirs de regret qui s'exhalent devant les sommes rondelettes qu'on aurait encaissées si, au dernier moment, délaissant le favori qu'on avait dès longtemps décidé de supporter, on n'avait misé à tout risque sur un hors-cote sans valeur. Et c'est ainsi durant toute l'après-midi jusqu'à la fin de la septième et dernière épreuve qui se termine au jour tombant.

Alors, c'est la ruée vers la légion de taxis, d'autocars et de tramways qui va ramener vers la ville cette foule enfiévrée, accablée de chaleur, excédée de fatigue, mais qui pourtant n'a qu'une pensée en quittant la piste : y revenir demain pour jouer encore et, cette fois, gagner, sans répit, gagner toujours des sommes fabuleuses que personne n'ose mentionner mais que tous rêvent tout bas.

La fanfare accompagne au rythme d'une dernière mélodie en vogue le flot des partants.

Pendant que je me dirige à pas mesurés vers l'autocar qui doit me reconduire à mon hôtel, trois types me frappent dont les silhouettes extrêmement caractéristiques vont danser dans ma mémoire tout le long du trajet et même après : un gros nègre aux cheveux grisonnants qui plie négligemment une liasse de billets de banque avant de la glisser dans sa poche, une mûlatresse aux formes onduleuses, à la figure captivante, qui cause en riant avec un entraîneur au profil de bull-dog, et une jeune fille jolie, élégante, habillée à ravir, qui essaie de crâner en fumant une cigarette à bout doré, cependant que deux grosses larmes glissent lentement de ses yeux d'un bleu merveilleux au long de ses joues satinées.

Ce n'est qu'un simple coup d'œil, car je dois me hâter devant le geste impatient du conducteur pressé. Et nous rentrons dans le soir d'été qui descend, calme, parfumé, cependant que chacun des passagers du grand auto silencieux berce, au ronflement du moteur, ses espoirs déçus, ses illusions renaissantes.

Aimé PLAMONDON, N. P.

De nos jours, les gens connaissent le prix de tout et la valeur de rien.

* * *

Le seul apôtre qui ne méritait pas de preuves fut saint Thomas, et saint Thomas fut le seul apôtre qui les obtint.

* * *

Si nous regardons la nature comme une collection de phénomènes extérieurs à l'Homme, les gens ne découvrent en elle que ce qu'ils lui apportent.

* * *

La souffrance est le Seigneur de ce monde, et personne ne peut échapper à ses filets.

Un précieux recueil

Nos lois provinciales, nombreuses et variées, gagnent à être connues ; et elles le méritent, même celles qui sont le plus ignorées. En général, l'on prend des dispositions pour les faire connaître, surtout les lois municipales. Dans nos campagnes, on connaît la loi et l'on sait qu'il y a dans chaque village toujours un ou deux " forts en lois " qui pourraient en remontrer à bien des avocats. Mais tout de même, que de lois existent que l'on ne connaît pas et dont l'ignorance crée souvent des embarras et des malentendus.

C'est cette lacune qu'a voulu combler, — et il a très heureusement réussi, — M. P.-A. Juneau, C. R., officier spécial en lois du Département du Procureur Général, qui vient de publier *Les Lois Municipales en vigueur dans la province de Québec*. Voilà un opuscule de la plus haute nécessité et qui est appelé à rendre les plus grands services, notamment aux membres des conseils municipaux. On dira que l'on a le Code Municipal que l'on croit devoir obvier à tout. Mais, comme le constate M. Oscar Morin, sous-ministre des Affaires Municipales, dans une courte préface au livre de M. Juneau, cet ouvrage contient plus de soixante lois qui ne se trouvent pas dans le Code Municipal, ni même dans la Loi des Cités et Villes. Or, il n'est aucune loi municipale, passée par notre Législature, qui, à un moment donné, n'accorde un pouvoir ou n'impose une obligation aux contribuables d'une municipalité ou à l'édilité d'un village ou d'une ville. Que de choses souvent l'on ignore de ces lois sur mille et un sujets qui intéressent notamment les membres des conseils dans la rédaction des règlements.

Toutes ces lois, la plupart peu connues, sont comprises dans l'intéressant et utile recueil de M. Juneau. Ce volume de 400 pages contient, en effet, le texte des lois ou des parties principales des lois qui intéressent particulièrement les conseils, celles qui imposent des obligations aux secrétaires-trésoriers des municipalités ; les lois qui accordent des pouvoirs aux municipalités, qui leur imposent des obligations, celles qui leur interdisent certaines choses. La liste serait longue des objets de toutes ces lois. On peut dire qu'elles couvrent tout, qu'elles prévoient tout, *de omni re scibili et des quibusdam aliis*.

Et l'on a, pour ainsi dire, tout à la main dans le livre de M. Juneau. Celui-ci a été assurément bien inspiré en publiant sous une forme commode, de manipulation et de recherches faciles, cette compilation de nos lois dont l'ensemble, souvent compliqué, encoie que logique, plonge souvent même de retors avocats dans de profonds embarras.

Un romancier a imaginé, jadis, ce qu'il a appelé l'" Ile des Vaisseaux Perdus " et sa fantaisie veut qu'à cette île, au milieu d'un océan, se rencontrent tous les courants entraînant avec eux les épaves qui ont vu bien des drames et qui aboutissent aux limites tracées dans l'île. Nous aurions pu imaginer aussi l'île des "Lois perdues", mais M. Juneau, en publiant son opuscule, nous aurait fait perdre tout l'objet de notre imagination. Car, pour les conseils municipaux et pour les contribuables, grâce à ce travail, il n'y a plus maintenant de "lois perdues".

Nous souhaitons que chacun des membres d'un conseil municipal possède, à présent, à côté du Code, sur sa table de travail, un exemplaire du livre de M. Juneau, comme chaque avocat devra en garder un dans le rayon le plus à la main de sa bibliothèque de droit.

D. POTVIN.

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE 1926

QUATRIÈME PRIX

LA GRIBICHE

par C. TOUVRAI, (Mademoiselle PIERRETTE MERCIER,

du Couvent de Sillery.)

Je vous livre tout de suite l'étymologie du mot : *gris*, *beige*, d'où "la Gribiche", nom donné à notre jument. A cause d'elle, je crus un jour que je serais maquignon... Comme je m'en souviens ! C'était aux premiers jours de juillet. J'avais alors dix ans. Curieux, turbulent, taquin, tapageur, on me surnommait *le malcommode*. J'aimais la campagne, les champs de blé, les herbes folles, les ruisseaux que je traversais nu-pieds, les courses embaumées à travers les foins moelleux qui me caressaient les jambes. Moi, fils d'*habitant*, j'étais, plus qu'un fils de roi, fier de cette belle terre, la plus belle du canton, libre de dettes, vrai royaume de mon père. Mais, à la brunante, quand il fallait rentrer, j'étais triste et maussade. Rentrer à l'heure où le firmament et la plaine s'illuminaient d'innombrables points d'or !! Là-haut, les anges, une à une allumaient les lampes du bon Dieu, et, sur terre, autour de nous, les mouches à feu embrasaient l'herbe sombre de leurs coups d'ailes silencieux. Rentrer à l'ouverture de ce brillant spectacle !!! Cependant, ce soir-là, tranquille et bouche ouverte, j'écoutais mon père... Il parlait de la *Gribiche*, notre vieille jument ; il parlait des attraits de sa jeunesse à la *Gribiche*.

"Ah ! oui, avec ses fines pattes, ça courait comme une chèvre ; son poil *reuisait* comme du satin, c'était la plus belle bête du monde ; mais à c't'heure elle est si vieille ! Son temps est passé, voyez-vous ! Oui, ça ne gagne plus son avoine à c't'heure. C'est un embarras... Va bien falloir la tuer." Et la grosse voix de mon père se cassait dans l'émotion.

— "Pa, me la vends-tu, la *Gribiche* ? dis-je en sautant de ma chaise. J'ai 25 cents blanches que j'ai gagnées à aller servir des messes à pied au village. A c't'heure, c'est les vacances, on peut s'promener, et j'*suis bien tanné* de m'*promener en beau*... Les petits gâs du faubourg me disent des noms et rient de moi quand je *sors en beau*."

— "T'es bien trop malcommode, Tit Thom. Tu vas me la *maganer*. Comment vas-tu la nourrir ? Tu sais, faut pas, sur ses vieux jours, la bourrer de paille : allé nous a rendu bien trop service pour ça."

— "Je gagnerai des cents avec les œufs de mes poulettes, le bois que je rentre à moman, les fraises que je ramasse à pleines chaudières et les messes que je vas servir."

— "C'est bon. Donne-moi tes 25 cents et, demain, tu prendras la *Gribiche* à l'écurie." Et mon père poussa un soupir de soulagement. Mais quand je lui offris mon trésor : "Garde ton argent, mon Thom. Tu *bargaines* bien, mais garde tes cents : je te la donne la jument." Un cheval à moi ! la *Gribiche* à moi ! J'étais fou !!! Je n'en dormis pas et toute la nuit je torturai ma paillasse de mes frissons de bonheur.

Le lendemain, j'étais levé avant le soleil, et, dès que j'entendis papa *clencher* la porte, je dégingolai l'escalier et pris ma course vers l'écurie. De quel regard d'amour j'enveloppai la *Gribiche* ! Pourtant elle avait passé fleur la *Gribiche* ; mais quand on aime... A la campagne, on aime les animaux quasiment comme le monde des fois. C'était mon cas. Je lui en tins un discours d'amour à ma bête... "Pour sûr, ma *Gribiche*, je t'aime autant que le Bom'Jean aime sa *criature*." La *Gribiche* efflanquée, le poil terne, le cou étiré, le crin en broussailles, les oreilles basses, les pi-ds lourds, l'œil morne, n'avait plus l'élégance de sa jeunesse, mais je l'aimais tant ! Je la ferais revivre ! Je la flattai ; j'enlaçai son vieux cou de

mes deux petits bras ; puis je lui dis avec tendresse : "Ecoute, ma *Gribiche*, t'est-à moi à c't'heure ; on va vivre en bons amis ; on va s'promener à l'air frais ; je te donnerai des morceaux de mon pain, des pommes du gros pommier et, si t'en veux, de la bonne cassonade : y en a la moitié le quart dans la laiterie. Puis, j'vas t'atteler ma *Gribiche*, sur la charrette légère qui pèse quasiment rien ; puis, on *embarquera* dans la charrette, pas le grand monde, rien que les petits ; on sera cinq : le tit dernier, Pierre, Michel, moi, et Zoé, la tite sœur, qui vient avant moi et qui s'en va sur ses douze ans, la seule fille avec notre bande de huit garçons. Ah ! ça, ma *Gribiche*, al' est plus belle que toi ma Zoé, quand elle est endimanchée, surtout avec sa robe rose garnie en dentelles, son ceinturon qui fait *criche-cruche*, ses souliers en *cuir patente*, et ses cheveux frisés en boudins, pareils comme des cheveux de *catin*. Oui, les cheveux à Zoé, ils sont plus beaux que ta *crigne*... Mais tu la promèneras, ma Zoé ; elle sera contente, parce qu'elle est pas *fierpette pantoute* : on ira au village et si les p'tits gâs du faubourg sortent leurs belles façons pour s'faire inviter, ils auront beau faire, tu ne les traîneras pas, ma *Gribiche*." La *Gribiche* renaclait mes paroles avec tant de douceur que j'en oubliai le déjeuner.

Quand, tout essoufflé, je mis le nez dans la porte du *fournil*, maman disait : "Tit Thom, il va passer par-dessous la table ce matin". Quel malheur, dis-je en moi-même, en flairant l'odeur des bonnes crêpes qui remplissait tout le *fournil*.

"Tu sais, mam', j'vas avoir soin des p'tits aujourd'hui ; t'auras pas à t'en occuper. Zoé va les *greyer*, puis on va s'*promener en Gribiche*, mais avant, si t'as besoin d'*écopeaux*, je vas aller t'en chercher q'ri sur la grève ! Maman, émue de mon bon cœur, me dit : "Fatigue-toi pas, mon Tit-Thom ; assieds-toi au bout de la table, j'vas t'faire à déjeuner ; après, tu t'promèneras avec les p'tits pendant que je *varnours*-serai dans le grenier."

Six belles crêpes chaudes et dorées, arrosées de sirop d'érable et rafraîchies de bon lait crémeux, me firent un déjeuner de prince, et, l'estomac ainsi lesté, je courus atteler la *Gribiche*. Au bout de cinq minutes, le pompeux attelage était au bas du perron où les p'tits *promeneux* m'attendaient. "Embarquez à c't'heure," dis-je sur un ton de propriétaire. Pendant que la *Gribiche* virait lentement, les recommandations maternelles m'entraient par les deux oreilles : "Prends bien garde de *débouler* dans le fossé. Ne va pas plus loin que l'église. Prends garde au p'tit dernier, c'est un *fortilleux*. Toi, Zoé, mets ta *capine* pour pas griller. Quand vous serez dans le *chemin du Roi*, dites un bout de votre chapelet pour votre père et les engagés qui sont partis dès le matin pour l'ouvrage." Comme elles sont pieuses et vigilantes les mères à la campagne !

Les "oui, mam ! bonjour, mam !" résonnent dans l'air frais comme des notes musicales pendant que la *Gribiche* s'éloigne tout doucement. Le bonheur fait une accalmie de silence ; tout à coup, le p'tit dernier, pointant la queue du cheval de son doigt mignon, dit : "On va mener, mener en *Guibisse*." A la fourche du chemin, on longe le champ où travaillaient les hommes. La *Gribiche* s'arrête : elle y est venue tant de fois ! Papa, les grands garçons, les engagés enjambent la clôture et nous entourent. "Mais, vous allez

cuire au soleil", disent les grands garçons, "Grouillez pas, mes p'tits, on va vous casser des branchages," ajoutent les engagés. Mon père enlève le p'tit dernier dans ses bras ; de sa barbe rousse, il caresse le visage frais comme une rose de ce riant bambin dont les cheveux en boucles légères brillent comme des anneaux d'or sous les rayons du soleil. Comme on s'aime à la campagne ! en un clin-d'œil, notre charrette se transforme en frais bocage : branches d'érable, branches de merisier dont les délicieux petits fruits rouges pendent à la portée de toutes les mains. Jusqu'à la *Gribiche* qui a la tête et le dos couverts de feuilles d'érable.

"Veux-tu encore des pissenlits pour orner ta *Gribiche* ?" dit ironiquement le frère aîné. "Garde-les pour ta blonde", répondis-je, un peu piqué. "Fâche-toi pas, fâche-toi pas, interrompit Zoé de sa voix angélique ; je vois là-bas des roses sauvages ; j'en tresserai des guirlandes pour orner la *crigne* de la *Gribiche*."

"Bon voyage, mes p'tits", dit papa en mettant la vieille jument en branle ; puis je l'entendis ajouter en se retournant : "Pas de danger que la *Gribiche parte en épouvante*, ç'a de la misère à souffler ; mais c'est ce qu'il faut pour les enfants." Et, lorgnant les fils aînés : "Ça donne du cœur à l'ouvrage de voir pousser cette belle marmaille : c'est comme la mère, c'est du bon *butin*." Comme on s'aime à la campagne !

Les moissons commençaient à jaunir et leur or tendre mettait une note d'allégresse sur notre route ; le Saint-Laurent riait au soleil par tous ses frémissements ; les oiseaux faisaient du solfège dans tous les arbres ; les pâquerettes et les violettes se laissaient deviner ; les boutons d'or et les marguerites échangeaient des baisers au passage du vent. Et nos yeux d'enfants, purs comme la source, s'emplissaient pour une vie de ces ravissants spectacles. Que c'est beau la campagne !

Et la *Gribiche* aussi trouvait ça beau, et elle s'arrêtait pour attraper de ses vieilles dents quelques *mordées* d'herbe fraîche pendant que nous nous délections dans les *talles* de fraises succulentes. Que tout est bon à la campagne !

"Marche, la *Gribiche* !" Les bras de la grand'croix s'éten-
daient paisibles dans l'azur. "Tiens, on arrive au village," dit Michel. "Allons, les p'tits, levez vos casquettes pour saluer la croix", dit Zoé qui sent que la responsabilité de la religion lui incombe. "Bon ! voilà Monsieur Morin, dit Pierre, il faut le saluer parce que c'est lui qui chante le plus fort à l'Église", et soulevant sa casquette, l'admirateur du premier chanteur entonne à tue-tête : "*Ky... rie... e... e... e...*" Monsieur Morin rit en répondant au salut de la troupe et la *Gribiche*, qui a l'instinct des convenances, s'arrête et baisse le nez et les oreilles jusque dans la poussière... C'est comme ça les chevaux à la campagne, ç'a du sentiment, allez !

"On va-t'y passer devant le presbytère ? demande tout-à-coup Michel ; p'tê ben qu'on verrait Monsieur le Curé sur sa galerie ; j'aime ça voir Monsieur le Curé : ça me fait penser quand je serai grand que j'f'rai un curé comme ça." Zoé, la douce Zoé, ne disait rien, mais dans son regard illuminé d'intelligence et de piété, on lisait déjà son grand désir de se donner au bon Dieu. Comme les beaux épis, les belles vocations germent à la campagne !

Le long de la route, nous recueillons des réflexions : "Ça, c'est du monde heureux !" Regarde-moi donc ça, la marmaille à Monsieur Boulé, ça s'amuse t'y bien un peu ! Dis, ils l'ont bien fleurie, la *Gribiche*, c'est-y drôle, c'est-y fin ! — Ça c'est des enfants bien partis ! La mère Boulé, avec sa clique de garçons, elle, réussira ben à en faire des prêtres. — Et sa Zoé, ah ! c'est une Sœur *quasiment faite* : elle a ça écrit dans l'visage ; pas garçonnière *pantoute* ; ça passerait son temps à l'église." *Gribiche* et les enfants passaient indifférents au milieu de ces réflexions dont la diversité n'empêchait pas la profondeur et la sagesse.

Chaque belle journée des vacances revoyait sur la route *Gribiche* et son heureuse charretée... Puis, après ces courses vivifiantes, nous rentrions à la maison, le teint animé et, à notre insu, l'âme pleine d'idéal.

Deux étés durant, la *Gribiche* prêta, avec ses dernières forces, sa tête et son dos aux caresses de la verdure et des églantiers ; puis, un matin d'automne où la terre durcie et l'herbe fanée commençaient à disparaître sous les premières neiges, comme poussé par un pressentiment, je courus à l'écurie... Ma pauvre *Gribiche*, étendue sur le pavé, les yeux clos, ne soufflait plus... Mon cœur se fendit de chagrin. Pape était aussi visiblement affecté. "La *Gribiche* n'a jamais rechigné au travail, dit-il ; on va l'enterrer dans le coin de la prairie où l'herbe et les fleurs poussent plus vite au printemps". Il attela le jeune cheval sur la grosse charrette ; avec l'aide des grands, le cadavre de la vieille jument y fut hissé ; puis on fila vers le fond du clos. Zoé, Michel, Pierre, le petit dernier et moi suivions en pleurant... L'enterrement se fit en silence... Au printemps suivant, je transplantai un jeune érable à l'endroit où reposait ma chère *Gribiche* et les petits frères enfoncèrent dans le sol des branches de *snelliers* fleuries.

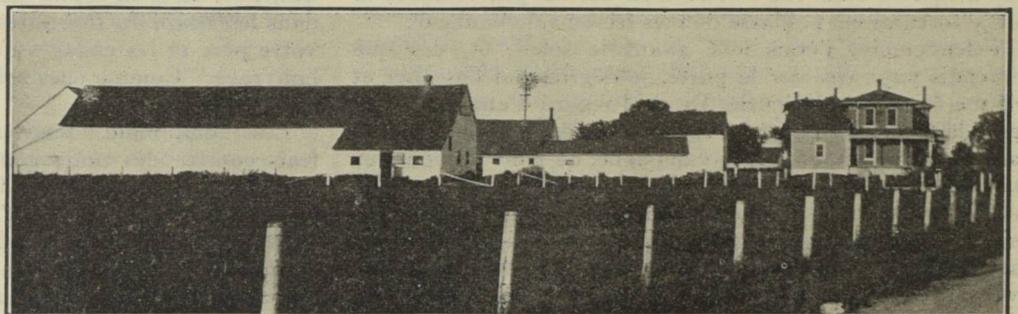
Depuis trente ans, j'habite la ville ; j'ai souvent, en auto, sillonné les routes poussiéreuses des campagnes sans jamais ressentir la douce ivresse de mes *courses en Gribiche*. C'est encore en ces souvenirs paisibles de ma prime jeunesse, souvenirs imprégnés de la douceur familiale et de la saveur pigmentée du terroir, que je me rafraîchis l'âme des fiévreux soucis de ma vie de bureau.

C. TOUVRAI.

22 mars 1926.

PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR

Vue d'ensemble de la ferme de M.
W.-R. Stewart à Huntingdon.



NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE 1926.

CINQUIÈME PRIX

LA PREMIÈRE PIPE DE PETIT-BOUT-D'HOMME

par K. NAYEN, (M. EMILE CODERRE,
Montréal.)

“ Sais-tu ce qui va t'arriver, vilain garnement ! ” me dit mon père qui venait de me surprendre à fumer. Tu ne grandiras plus ; tu vas rester petit comme “ Petit-Bout-d'homme ! ”

“ Petit-Bout-d'Homme ”, c'était le sobriquet que l'on avait donné au marchand-général de mon village, depuis si longtemps que, ma foi, personne ne savait plus son nom véritable. C'était un petit vieillard, à peine haut comme le dossier d'une chaise, mais toujours de bonne humeur et plein d'entrain. Le soir, tandis que sa femme trottinait derrière les comptoirs, Petit-Bout-d'Homme, la pipe au bec, assis près du poêle, passait son temps à jouer aux dames avec le curé, le notaire ou quelque rentier du village et à leur conter des histoires et des aventures. Le vieux vendait des bonbons, et comme il m'en donnait toujours plus que mon dû, je l'avais en haute estime et l'appelais bien poliment, Monsieur “ Petit-Bout-d'Homme ”.

— “ Ecoute, ajouta mon père, l'histoire de “ Petit-Bout-d'Hommes ” telle que lui-même me l'a racontée bien des fois :

— Il y a bien de cela une quarantaine d'années, j'habitais alors Gentilly, chez mon vieil oncle qui était curé de la paroisse.

Gentilly, c'était en ce temps-là, comme aujourd'hui du reste, un joli village dont les coquettes maisons blanches, grises ou vertes s'élevaient sur une espèce de colline d'où l'on voyait tout près le Saint-Laurent rouler ses belles vagues dorées par le soleil. Quel joli village, surtout près de l'église ! Avec cette église propre, son parterre au centre duquel trônait une Madone, son presbytère aux airs de minuscule château, sa petite promenade plantée d'arbres, ses jolies maisonnettes, Gentilly avait l'air coquet et charmant de joie et de naïveté d'un coin de village bâti avec des jouets.

Quel joli village, et quel bon curé ils avaient, les braves gens de Gentilly ! Tout le monde le vénérât comme un saint, mon oncle ! Il était si bon, si paternel ! On contait dans le village mille et une de ses charités cachées, tout le monde l'aimait et tous les enfants s'appelaient Majorique. C'était le prénom de mon vieil oncle, et les mamans insistaient pour que leur garçon portât ce nom !

Je l'aimais aussi, mon oncle. Il me semble le voir encore avec sa grande robe noire, sa bonne tête branlante, son dos un peu voûté, moins par l'âge que par les études. Je le revois lisant son bréviaire à tranches dorées, arpentant la promenade ou la galerie de son presbytère, refermant parfois son livre en mettant ses lunettes entre les feuillets, pour me regarder jouer ! Il savait rire si finement quand la ménagère, les bras au ciel, venait lui raconter un de mes nouveaux méfaits. Je me souviens qu'un jour, j'avais visé avec ma carabine à air, le coq du clocher, un beau coq tout doré qui brillait tout là-haut dans le grand ciel bleu de juillet. Cette fois, la ménagère (qui, disons-le, en passant, me gâtait terriblement), avait ajouté à son réquisitoire ces paroles à jamais célèbres : “ Sûrement, M'sieu le Curé, si vous le gêtez toujours comme ça, bien sûr qu'il revicera mal ! ” J'écoutais cela, la tête basse, en comptant les pois blancs du tablier bleu de mon accusatrice. Le vieil oncle n'avait pu s'empêcher de sourire. Il me fit quelques petits reproches, me tapa sur la joue, replaça un peu mes grands cheveux bouclés toujours en broussailles. Puis, gravement, après avoir rajusté ses lunettes, il reprit son psaume de bréviaire interrompu. Il était si bon, si bon, mon oncle !...

Toute la paroisse m'adorait à cause de lui. Quand je passais sur la route, au galop de mon petit cheval, on se murmurait tout bas : “ C'est le petit neveu à M'sieu le Curé qui passe ! ” Je jouissais largement de leur idolâtrie, et l'année que je passai à Gentilly est une des plus belles de ma vie.

Cependant, j'avais un chagrin, mon oncle qui cédait à toutes mes fantaisies, qui “ jouait au cheval ” avec moi dans son parc, était resté irréductible sur une de mes nouvelles folies : il ne voulait pas que je fume. Je voulais fumer, fumer à dix ans ! De sorte qu'en cet Eden où je vivais, la vulgaire plante à Nicot devint l'arbre défendu !

L'Eden, qui avait son arbre défendu, devait, comme un Eden qui se respecte, avoir son tentateur, et il l'eut. Le diable ne prit pas, cette fois, la forme effilée et sinueuse du serpent. D'abord, j'en aurais eu peur ; et puis, ces trucs-là ne réussissent qu'une fois. Depuis qu'Eve a mangé la pomme, il y a tant de mauvaises langues qui ont raconté l'histoire, que, dame ! le serpent ne “ prend plus ! ” Le tentateur se présenta donc sous la forme benoîte, bénévole... et rassurante du bedeau. Oui, du bedeau ! (Un serpent à sonnettes, quoi !)

Ah ! c'était un brave homme de bedeau pourtant, le bedeau de mon oncle ! le vrai type du bedeau de village ! Il était long et mince comme le manche de l'éteignoir qu'il prenait pour éteindre les six grands cierges du maître-autel, le dimanche. Je le vois encore, il me semble, avec son grand corps tourné en vis dans une éternelle et interminable redingote. Elle avait jadis été noire, cette redingote, m'a-t-on assuré. En tous cas, quand je connus le bedeau, elle avait vu tant de baptêmes, de mariages, de sépultures, de dimanches et de fêtes que, de guerre lasse, la brave redingote était devenue verte, d'un beau vert qui luisait discrètement sur les coudes et les omoplates aiguës du bedeau.

Il avait un cœur d'or, le bedeau de mon oncle, et s'il avait pu monayer cet or, il l'aurait vite dépensé pour me gâter encore plus. J'allais souvent chez lui, et sa femme, une jolie petite vieille au teint rose, les cheveux tout blancs sous sa bonnette de dentelle blanche me “ bourrait ” de crème et de gâteaux qu'elle appelait des “ fours ”. Je n'avais pas encore fait mes études, et je ne connaissais pas Lamartine, car j'aurais bien dit :

Le “ four ” s'ajoute au “ four ”, et la crème à la crème !

Le bedeau prenait plaisir à me mettre sur le nez une énorme paire de lunettes, puis, il me prêtait une pipe... sans y mettre de tabac : “ M'sieu le Curé voulait pas que le petit “ vint fumer ” ! Or, un jour, qu'il riait en voyant mon air comique, il eut le malheur de dire à sa vieille : “ S'il fumait, ce serait un homme ! ”

— “ Vous serez comme des dieux ”, avait dit le serpent à Madame Eve ! Bref, la tentation devenait trop forte, la position n'était plus tenable ! Un après-midi que le vieil oncle faisait son petit somme tandis que Monsieur le vicaire lisait dans un gros bouquin en regardant par-dessus ses lunettes, je me glissai dans le fumoir. D'un coup d'œil, je m'assurai qu'on ne me voyait pas. Seul, un vieux hibou empaillé me regardait, du haut de la cheminée, avec ses grands yeux de verre de montre. J'attrapai une pipe de plâtre, du tabac, des allumettes, j'enfouis le tout dans mes poches et je filai. En passant par la cuisine, je pris ma gibecière et ma carabine et annonçai à la ménagère que je partais pour la chasse. Dans la cour, je sifflai “ Dix-sept ”, mon beau chien blanc, tout tacheté de noir, comme l'étaient me

livres de classe ! Je prenais la route quand l'homme de cour me cria : " Hé ? vous en allez-vous au bois ? " — " Oui ", fis-je. — " Ca serait-il un effet de votre bonté de ramener les vaches, si ça ne vous coûte pas ? " — " Avec plaisir ! " répondis-je, heureux d'avoir un prétexte pour prolonger mon absence.

C'était en plein juillet, le soleil était de plomb. Je courais cependant dans le sable brûlant pour arriver plus vite. Enfin, Pindru (c'était le nom du domaine de mon oncle) m'apparut avec sa verte lisière de vieux pins qui parfumaient l'air. D'un bond, je passai la clôture, je m'avançai un peu dans le bois, puis, je m'enfonçai dans un repli de terrain entre deux souches. Et là, tout essouffé, palpitant, je bourrai ma pipe fâtièrement, avec la fièvre d'un homme qui va accomplir un grand acte... Une allumette, deux, trois, puis cinq, puis dix !... Enfin, une fumée bleuâtre m'enveloppe. Je fumais, je fumais !...

Je m'étendis sur la mousse pour déguster mon péché. Je le trouvai âcre, mou péché, et je m'étouffai deux ou trois fois... Puis, je dépensai encore une vingtaine d'allumettes ! Pendant ce temps-là, Dix-sept gambadait dans le bois, aboyant aux écureuils et aux oiseaux et faisant tomber en passant les perles rouges du petit thé-des-bois. Je restai là, ma carabine à mes côtés, fumant à grosses bouffées, rallumant ma pipe à tout instant !...

Mais, " Ô revers, Ô leçon " ! comme dirait Victor Hugo, je sentis tout à coup que ma vue s'obscurcissait ; un malaise inconnu s'emparait de moi. Une sueur froide perlait à mon front, et quelque chose m'étreignait le cœur. Je laissai ma pipe ; la dernière bouffée monta en spirale bleue vers le ciel, et je m'endormis, accablé...

Soudain, le sifflet de la fromagerie retentit au loin. Je m'éveillai. Le ciel était devenu rose du côté du fleuve. Il était plus que l'heure de ramener les vaches ! Je voulus me lever ; les arbres tournaient, tournaient en une sarabande endiablée ! Des vaches, il n'y en avait plus seulement trois, elles étaient par milliers, par millions qui défilaient devant moi en courant. Les véritables vaches que je parvins enfin à reconnaître étaient tout là-bas, au bout du champ, ... naturellement. " Dix-sept " partit en aboyant à leur poursuite, et je le suivis en titubant, appuyé sur ma carabine. Le malheur voulut que l'une d'elles, effrayée, santât la clôture et se mit à manger l'avoine, l'avoine jaune d'or du voisin ! Je me mis à courir de mon mieux, oubliant tout pour aller chercher cette voleuse ! Je criai, j'appelai en vain. La vache me regardait, la vilaine ! avec ses grands yeux blancs, en mâchonnant, elle aussi, son fruit défendu. La misérable ! elle avait l'air de me rire au nez ! Ce fut " Dix-sept " qui, enfin, la remit " dans le sentier du devoir ".

De retour au presbytère, on me crut atteint d'un coup de soleil, tout d'abord. Je dus avaler sans soulever pilules, tisanes, huile de ricin ; endurer des patates crues sur la tête, des " mouches " de moutarde sur la poitrine, et me soumettre à toutes les merveilleuses inventions de la menagère, très forte en médecine, à ce qu'il me parut.

Le lendemain, pendant que tout pâle encore, je dînais avec mon oncle et Monsieur le vicaire, celui-ci me dit à brûle-pourpoint : " Tu as fumé en cachette, hier, hein ? " Je devins rouge comme une pivoine et je baissai la tête en faisant signe que oui. — " Eh bien ! dit le vicaire, sais-tu ce qui arrive aux petits garçons qui fument à dix ans ? — De la tête je fis signe que non. — Eh bien ! continua le vicaire, ils ne grandissent pas ! "

Et vous voyez, conclut " Petit-Bout-d'Homme " que Monsieur le vicaire ne s'est pas trompé !

K. NAYEN.

Mars 1926.

LA PROTECTION DE NOS FORETS

" L'année 1925 a été bonne pour les forêts de notre province. Pour exprimer cette vérité d'une façon frappante, disons que si l'on compare les régions visitées par l'incendie, il n'y eut en 1925 que 10% des pertes de 1924 et moins de 1% de celles de 1923. Cette amélioration peut être attribuée aux diverses campagnes qui ont été faites dans la province en faveur de la protection de nos richesses forestières."

C'est ainsi que résume dans une seule grande ligne les opérations du Service de la Protection des Forêts contre l'incendie en 1925, M. Henri Kieffer, chef de cette importante branche de l'administration provinciale, dans son dernier rapport qui a été rendu public ces jours derniers.

Disons que ce rapport est rempli d'excellents et de très utiles renseignements sur la façon générale de protéger la forêt contre le feu, sur le personnel du Service Forestier de la Protection, sur l'outillage de ce Service, les moyens de surveillance, l'étendue des districts à surveiller, les causes des incendies signalés et combattus durant l'année, les résultats de la propagande, enfin, un tableau détaillé des précipitations, — chutes de pluie, — durant l'année.

Depuis moins de trois ans qu'il a été régulièrement organisé sous l'habile et dévouée direction de M. Kieffer, jamais la forêt québécoise n'a subi moins de dommages qu'en 1924 et en 1925. L'aire dévastée en 1925 n'a été que de 20,130.01 acres ou moins de 31½ milles carrés. Ces chiffres représentent moins d'un dixième (0.91½) de la surface visitée par le feu l'année précédente et pas plus de 0.63% de l'aire dévastée en 1923. Vraiment, ces pertes sont bien peu importantes par rapport à celles que l'on déplorait jusque là, chaque année, en particulier vers 1920.

Comme on peut le voir, la politique de protection des forêts contre le féroce ennemi qu'est le feu marche de pair avec celle de l'exploitation progressive et la préservation de nos ressources forestières qui donnent au gouvernement, aujourd'hui, ses plus gros revenus. Dans le même ordre d'idée, comme la préservation de nos forêts s'accorde avec l'exploitation de nos puissantes chutes d'eau dont il veut faire, comme l'on sait, un si profitable usage, le gouvernement, en conservant nos forêts intactes dans la mesure des besoins de l'industrie, a-t-il voulu, en organisant la lutte contre le feu, forcer, pour ainsi dire, à ménager la distribution raisonnable et raisonnée des richesses liquides qui alimentent les puissants générateurs des usines électriques de nos diverses industries.

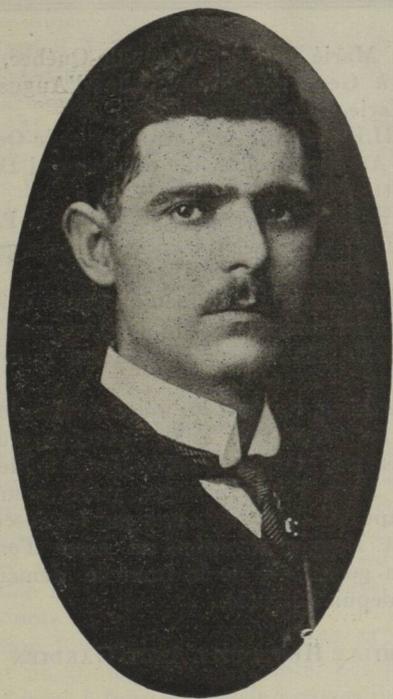
" L'homme met six mois à faire un livre, Dieu met cent ans à faire un chêne ", avons-nous lu quelque part, en poésie ou en prose, nous ne savons. Le gouvernement de cette province a parfaitement compris cette vérité en prenant les moyens de préserver nos arbres de la destruction, bête et brutale, par le feu ! Il a compris également le devoir tracé par De Martignac : " La conservation des forêts est l'un des premiers intérêts des sociétés, et, par conséquent, l'un des premiers devoirs des gouvernements."

N'importe, l'on a commencé trop tard à protéger la forêt contre le feu. Dans le passé, il s'est écrit de trop tristes pages au sein des forêts profondes. On a calculé que depuis la découverte du Canada, soixante pour cent de nos massifs forestiers a été la proie du feu tandis que l'industrie du bois en a utilisé seulement treize pour cent.

Nous aimons à chaleureusement féliciter l'organisateur et le chef actuel du Service de la Protection des Forêts ainsi que les membres de son excellent personnel pour les bien-faisants résultats obtenus dans la lutte entreprise, par le Service, contre le " chancre rouge " de nos plus importantes et précieuses ressources naturelles.

D. POTVIN.

LE TOUR DE L'ILE D'ORLEANS



M. Aristide VAILLANCOURT

Une agence de voyages, l'Agence Hone, dont le représentant à Québec, M. A. Vaillancourt, — qui est membre de notre Société des Arts, Sciences et Lettres, — est animé d'un grand esprit d'initiative, a pris, depuis quelque temps, des dispositions pour faire connaître aux touristes l'Île d'Orléans et en faire un objet indispensable à une visite générale dans le district de Québec. Comme l'on faisait, autrefois, ce que l'on appelait le tour du " Cap-Rouge " — Cap Rouge, — on veut qu'il y ait le Tour de l'Île d'Orléans, comme il y a le Tour du Saguenay.

Nous devons applaudir des deux mains à cette initiative. L'Île d'Orléans est trop ignorée non seulement de ceux qui nous visitent habituellement mais des Québécois eux-mêmes. Combien de ces derniers connaissent, même superficiellement, ce joyau du fleuve Saint-Laurent que nous pouvons voir à portée de vue et qui de toutes les îles qui se partagent les eaux du fleuve, — l'île de Montréal exceptée — est celle qui devrait captiver le plus l'attention, grâce au pittoresque de sa situation, à la variété de ses paysages, à la fertilité de son sol et au caractère propre de ses habitants.

J'ai rencontré, l'autre jour, un Québécois qui a beaucoup voyagé et qui a fait, un de ces derniers jours, le tour complet de l'Île d'Orléans, soit une longueur de chemin de quarante-cinq milles par des routes magnifiques permettant à l'automobile de faire toute la vitesse stipulée par la loi. Notre Québécois ne revient

pas de l'enchantement où l'a plongé ce voyage. Il déclare qu'il n'a jamais rien vu de tel comme paysage ou panorama.

Nous comprenons l'enthousiasme de Champlain quand il a décrit, une première fois, l'" île " d'Orléans dans ses relations, — Tome II, ch. 2. — Et la physionomie de l'Île, à part un peu plus de culture, après les défrichements, doit avoir si peu changé depuis! L'Île d'Orléans est l'île traditionnelle par excellence, l'île conservatrice, au sens exact — non politique, — du mot.

D'ailleurs, pour démontrer combien peu de physionomie a changé l'Île d'Orléans depuis, disons, trois siècles, il suffit de jeter un simple coup d'œil sur la plus ancienne et la plus complète carte de l'île, celle que traçait, en 1889, M. de Villeneuve, ingénieur du Roy, qui demeura à Québec de 1685 à 1693 et qui a laissé nombre de travaux cartographiques aussi précieux que rares aujourd'hui. On dirait une carte moderne de l'Île. On voit alors les mêmes noms qui nous sont familiers aujourd'hui. On y voit le fameux " Trou Saint-Patrice ", l'historique petite rivière Maheux à peu près la seule rivière de l'île, où de Lauzon a été tué par les Iroquois vers 1650, la Pointe-aux-Oignons, si sauvage encore aujourd'hui, tout à l'extrémité nord-ouest de l'Île, la " Cavane " aujourd'hui, la Savane ; on y voit les noms de quatre des six paroisses que compte l'île : Saint-Laurent, Saint-Jean, Sainte-Famille et Saint-Pierre. Depuis, se sont fondées, à chacune des deux extrémités de l'île, Sainte-Pétronille et Saint-François — ancienne Argenteaie.

Ce qu'il y a de plus remarquable sur cette carte, c'est que son auteur indique l'endroit exact de la côte, sud et nord, de chacune des demeures des habitants d'alors, au nombre d'environ trois cents ; et bien des familles canadiennes peuvent voir exactement, aujourd'hui, l'endroit précis de l'île où s'est établi et a vécu, voilà trois siècles, le premier ancêtre. Cette carte du sieur de Villeneuve est une véritable photographie exactitude de détails, les rivages, avec ses caps et ses anses, ses pointes, ses ruisseaux, ses rivières ; les lignes de division des paroisses, les chemins existants alors et, nous venons de le dire, l'endroit précis de chacune des habitations de l'Île. On ne peut mieux faire aujourd'hui, même au moyen de la photographie aérienne.

D. POTVIN.

— " Pourquoi payer loyer ? " demandait une circulaire que nous recevions l'autre jour. Nous avons essayé de suivre le conseil de la circulaire, et la première chose que nous avons apprise c'est que l'on nous avait notifiés d'avoir à déguerpir.

LA FAMILLE HUOT

(CELLE DE M. CHARLES HUOT, ARTISTE-PEINTRE)

L'ancêtre de la famille Huot, à laquelle appartient M. Charles Huot, artiste-peintre, s'établit dans la paroisse de L'Ange-Gardien, près de Québec, entre les années 1668 et 1670. Comme son nom n'apparaît pas dans les recensements de 1666 et de 1667, et qu'il se maria en 1671 à L'Ange-Gardien, on doit supposer qu'il s'y établit durant l'une des deux années précédentes.

Selon son contrat de mariage passé devant Paul Vachon, notaire royal, le 12 juillet 1671, Mathurin Huau (Huot), était originaire de la paroisse de la Madeleine, en la ville de Segré, évêché d'Angers, province d'Anjou (1).

La famille Dutertre, (Letartre), avec laquelle il s'allia par son mariage avec Marie Dutertre, fille de René et de Louise Goulet, était originaire de la paroisse de Saint-Pierre de la Poterie, évêché de Chartres, en la province du Perche.

Le mariage fut célébré le 25 novembre 1671, dans l'ancienne chapelle de L'Ange-Gardien, par messire F. Fillon, prêtre, missionnaire et desservant des cures de la Côte de Beaupré (2). Ce fut ce digne prêtre qui, quatre ans plus tard, bâtit l'église en pierre de L'Ange-Gardien. Ce temple remplaçait la première chapelle construite en colombages quelques années auparavant.

Au recensement de 1681, on trouve Mathurin Huot établi sur la Côte de Beaupré, non loin de l'église de L'Ange-Gardien. Il a pour voisin, d'un côté, Joseph Guyon, et de l'autre, René Letartre, dont il marie la fille en 1671. Dans le recensement susdit, il est fait mention de lui : Mathurin Huau (Huot), 35 ans ; Marie Letartre, sa femme, 26 ans ; enfants : Marie, 8 ans ; Jean, 4 ans ; Louise, 2 ans ; un fusil, 3 bêtes à cornes, 6 arpents en valeur" (3).

Plusieurs autres enfants naquirent de ce mariage ; il n'entre pas dans le cadre de la présente généalogie de faire l'histoire de toutes les familles qui descendent de Mathurin Huau (Huot). Nous donnons seulement la lignée dont descend M. Charles Huot. On remarquera que le nom de l'ancêtre, *Huau*, est devenu *Huot*, et qu'il s'écrit ainsi depuis plus de deux cents ans.

GÉNÉALOGIE DE M. CHARLES HUOT, ARTISTE-PEINTRE

I — Mathurin Huau (Huot). Fils de René Huau et de Renée Fortier, de la paroisse de la Madeline, en la ville de Segré, province d'Anjou, diocèse d'Angers. Marié à L'Ange-Gardien, le 25 novembre 1671 à Marie Dutertre, (Letartre), fille de René Dutertre (Letartre) et de Louise Goulet.

II — JEAN. Marié à L'Ange-Gardien le 17 janvier 1701 à Madeline Roussin, fille de Nicolas Roussin et de Madeleine Tremblay.

III — FRANÇOIS. Marié à L'Ange-Gardien le 18 février 1754 à Marie-Louise Maheu, fille de Gabriel Maheu et de Clotilde Garneau.

IV — FRANÇOIS. I — Marié à Sainte-Famille, I. O., le 18 janvier 1780 à Marie-Charlotte Leblond, fille de Jean-Baptiste Leblond et de Marie-Charlotte Létourneau.

2 — Marié à Notre-Dame-de-Québec, le 14 janvier 1783 à Marie-Louise Robitaille, fille de François Robitaille et de Marie-Mathurine Moreau.

(1) Voir greffe du notaire Paul Vachon, Archives de la province de Québec, Palais de Justice, Québec.

(2) Registres de la paroisse de L'Ange-Gardien, année 1671.

(3) *Histoire des Canadiers Français*, par Benjamin Sulte, vol. V. p. 80.

V — JEAN. Marié à Notre-Dame-de-Québec, le 29 novembre 1815, à Geneviève Raby, fille d'Augustin-Jérôme Raby, et de Marie-Gilles Turgeon.

VI — CHARLES. Marié à Notre-Dame-de-Québec, le 7 février 1853, à Aurélie Drolet, fille de Gaspard Drolet et de Marie-Antoinette Leblond.

VII — CHARLES. Artiste-peintre. Marié à Paris, France, en 1888, à Louise Schlaechter, originaire du grand duché de Mecklembourg Schwerin, en Allemagne.

De ce mariage naquit une seule fille, Mademoiselle Alice Huot, dont les talents pour la peinture sont remarquables. Mademoiselle Huot a déjà plusieurs tableaux à son crédit.

Par ce qui précède, on voit qu'une branche de la famille Huot s'établit à Québec vers 1800. Toutefois, quelques-uns des descendants de Mathurin-Huot restèrent fidèles à la terre ancestrale. En 1908, l'un d'eux put justifier une occupation ininterrompue de deux cents ans par les descendants de Mathurin Huot. Nous empruntons au *Livre d'or de la Noblesse rurale*, la généalogie de la branche demeurée sur le bien ancestral depuis 1670 (1).

FAMILLE HUOT, DE L'ANGE-GARDIEN

Mathurin.....	1671....	Marie Letarte.
Jean.....	1701....	Madeline Roussin.
Jean-Thierry.....	1733....	Françoise Fiset.
Mathurin.....	1768....	Geneviève Lefrançois.
Pierre.....	1807....	Marguerite Marois.
Chrysostôme.....	1837....	Marie Beaudoin.
Joseph-Chrysostôme.....	1868....	Henriette Gagnon.

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE M. CHARLES HUOT, ARTISTE-PEINTRE

Charles Huot est né à Québec du mariage de feu Charles Huot, marchand, et de dame Aurélie Drolet. Il suivit d'abord les cours de l'École Normale de Québec, où il se distingua par ses succès dans les classes du dessin. A la même époque, il commença à s'adonner à la peinture, et plusieurs toiles du jeune élève attirèrent sur lui l'attention publique.

A 19 ans, il partait pour l'Europe, plein de confiance dans l'avenir et bien décidé de travailler avec ardeur sous la direction des maîtres français. Laissons ici la parole au correspondant d'une revue française *Le Bien et le Beau* publiée à Paris. Pierre de Melville écrivait récemment ce qui suit :

" M. Charles Huot, qui est bien Canadien Français, puisqu'il est né à Québec, vint à Paris à l'âge de 19 ans. Il passa cinq années à notre École des Beaux Arts, où il fut un brillant élève de Cabanel. A vingt et un ans, il envoyait au Salon son premier tableau : " Le bon Samaritain " qui est, depuis, au musée de Pontoise. Il participa à plusieurs Salons consécutifs et à d'autres expositions, notamment à l'exposition universelle de Paris, en 1878, avec des scènes canadiennes qui lui valurent des diplômes et des médailles. Après avoir visité l'Espagne, l'Allemagne et l'Italie, il séjourna dix-sept ans en France. Le maître Beaudry le chargea de copier ses décorations de l'Opéra, copies qui servirent à exécuter des tapisseries genre Gobelin. M. Huot a fait aussi des illustrations pour des ouvrages édités à Paris, entre autres,

(1) Voir : *Le Livre d'Or de la Noblesse rurale*, p. 95.

“ L'art d'être grand-père ”, de Victor Hugo, et “ La civilisation des Arabes, du Dr Lebon ”.

Pendant son séjour en France, M. Huot sut se créer une réputation de peintre remarquable : on trouve son nom dans le *Dictionnaire des Artistes français*, publié à Paris il y a quelques années déjà.

Mais il tardait à M. Huot de revoir sa ville natale. En 1898, il revint définitivement à Québec, où déjà une belle réputation d'artiste-peintre l'avait précédé.

En 1900, M. Charles Huot faisait une première exposition à Québec. Une centaine de tableaux, portraits, paysages, tableaux de genre, aquarelles, etc., furent exposés. Ce fut une véritable révélation pour la population québécoise. Pendant un mois on vit défilé des milliers de visiteurs dans les bâtisses du Parlement, où avait lieu l'exposition. Des scènes de la vie canadienne, et des paysages représentant certains endroits bien connus de la région de Québec, attirèrent tout particulièrement les regards des visiteurs.

La presse du pays fit l'éloge de M. Charles Huot en termes très flatteurs. M. J.-P. Tardivel, dans la *Vérité*, de Québec, lui consacra un article très élogieux qui résume bien la pensée populaire. Nous en donnons la conclusion :

“ M. Huot est un peintre de chez nous, bien qu'il ait étudié longtemps en Europe. Il cherche de préférence ses inspirations dans nos campagnes, nos forêts, au bord de notre grand fleuve, et au foyer de l'habitant. C'est pour cela que son exposition a vivement intéressé le public de notre ville qui aime la note canadienne.”

L'exposition toute personnelle que fit M. Charles Huot en 1900 fut un triomphe indiscutable. Les journaux et les revues se plurent à faire l'éloge de l'œuvre de M. Huot. M. Léon Ledieu, dans *Le Monde illustré*, de Montréal, et M. Louis Fréchette, dans *Le Soleil*, de Québec, publièrent des études remarquables et messieurs Evariste Prince et Nazaire Levasseur dans *l'Evenement*.

La liste des œuvres de M. Charles Huot est considérable. Nous n'entreprendrons pas de la dresser au complet. Qu'on veuille nous permettre d'en signaler quelques-unes :

Parmi les portraits, mentionnons : Sa Sainteté Pie X, conservé à l'Université Laval, l'abbé Lindsay, Mgr T.-G. Rouleau, Mgr Horan, Mgr Langevin, les abbés Chandonnet et Lagacé, anciens principaux de l'École Normale de Québec ; l'honorable M. Letellier de St-Just, l'honorable Thomas Chapais, Mgr Laflamme, ancien professeur à l'Université Laval de Québec, les supérieurs des collèges de Lévis et de Chicoutimi, les juges F.-X. Lemieux, Casault, Meredith, Taschereau, Aylmer, Sévigny ; l'honorable Cyrille-F. Délaage, etc., etc.

Notre artiste québécois est l'auteur de plusieurs tableaux d'église. Nous lui devons les jolies décorations qui ornent l'église de Saint-Sauveur de Québec.

M. Huot excelle dans les tableaux d'histoire. A l'occasion du 3^{ème} centenaire de la fondation de Québec, ses talents d'artiste et ses connaissances en archéologie et en histoire furent mis à contribution par le Comité général de cette fête dans l'illustration des costumes et des drapeaux de l'époque, dont il fit tous les dessins. C'est sous la direction de M. Huot que fut construit le “ Don de Dieu ” qui figura aux grandioses fêtes de 1908.

Le Parlement de Québec possède un grand tableau historique intitulé : “ Le premier Parlement de Québec en 1791 ”. Ce tableau seul, avec le plafond de la même salle, sur lequel M. Charles Huot a peint une touchante allégorie historique, dont le sujet est la devise de la province de Québec, “ Je me souviens ”, suffirait à illustrer son auteur. Un critique d'art français, M. Morro, apprécie en termes très élogieux.

l'œuvre de M. Huot. Voici ce qu'il en dit dans la “ *Revue Moderne illustrée* ” de Paris : “ Une des plus belles

œuvres et des plus caractéristiques du peintre est la grande peinture murale qu'il exécuta pour le Palais Législatif de Québec, représentant la mémorable séance de la Chambre des Députés du Bas-Canada, tenue en décembre 1792, au cours de laquelle la cause du maintien de la langue française fut victorieusement soutenue par Michel Alain, Chartier de Lotbinière contre William Grant qui voulait que fut décrété l'usage exclusif de la langue anglaise dans les procès-verbaux des délibérations de la Chambre.”

Nous ne saurions passer sous silence la verrière si remarquable que l'on admire à la bibliothèque de l'Assemblée Législative, composition originale au bas de laquelle on a justement inscrit : “ Je puise mais n'épuise ”.

Mais à côté du peintre d'histoire il y a eu Charles Huot le peintre de genre qui se plaît à évoquer le spectacle familial de la vie canadienne.

Parmi les tableaux de genre, paysages et scènes d'intérieur canadien, signalons les tableaux exposés en 1900 au Parlement de Québec : “ Le Laurier ”, scène de mœurs politiques ; “ Labour d'automne ”, scène champêtre qui a été achetée pour le Musée d'Ottawa ; “ Le Père Chatigny ”, “ Le Père Godbout ” et “ Le Sanctus à la maison ”, sont des scènes d'intérieur canadien vraiment remarquables ; le “ Sanctus ”, surtout, est une œuvre de toute première valeur artistique. Pamphile Lemay lui a consacré une jolie poésie.

Parmi les paysages canadiens signalons : “ Effets de lune sur le Saint-Laurent ”, “ Couché de soleil au bout de l'Île ”, “ La chute Montmorency ”, “ Le Petit Saguenay ”, “ Les marches naturelles ”, “ Le fleuve Saint-Laurent en hiver ”, “ Le chemin de la Boule à Lorette ”, “ La rivière Batiscan ”, “ Les gardeuses d'oies ”, “ La huronne ”, etc. ; “ Le remouleur ”, scène parisienne, “ La vieille fileuse ” et “ Les glaneuses ”, tableaux exposés au Salon de Paris en 1884, et combien d'autres nous pourrions mentionner.

La qualité première des tableaux de M. Charles Huot est qu'ils sont franchement canadiens. La synthèse de son œuvre est l'application de l'art européen à la belle nature et à l'histoire de son pays. Il a su poétiser quelques-unes des pages les plus intéressantes de notre histoire ainsi que quelques-unes de nos mœurs champêtres, etc. Il a relevé à nos propres yeux les beautés incomparables de notre patrie en les idéalisant sur la toile. En un mot, ses tableaux font mieux aimer notre patrie canadienne.

On peut dire à l'éloge de M. Charles Huot qu'il a su représenter, chez nous, les beautés de l'art français tout en respectant nos plus saines et nos plus nobles traditions.

Ajoutons que M. Charles Huot est loin d'avoir terminé sa carrière artistique ; son pinceau n'est pas oisif : portraits, tableaux d'églises, et autres sortent périodiquement de son atelier. Il prépare actuellement un grand tableau d'histoire : “ L'ouverture solennelle du Conseil Souverain ”, en 1663. Il nous a été donné de voir l'esquisse de ce beau tableau : elle est simplement délicieuse. Espérons qu'avant longtemps nous pourrions admirer cette œuvre vraiment magistrale dans la grande salle du Conseil Législatif, pour laquelle elle est destinée.

M. Charles Huot a été longtemps professeur à notre École des Beaux-Arts de Québec. Il fait maintenant partie du Jury d'examens des Écoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec.

HORMISDAS MAGNAN.

Il y a trois sortes d'ignorance ; ne pas savoir ce qu'on devrait savoir : savoir mal ce que l'on sait ; savoir ce qu'on ne devrait pas savoir.— La ROCHEFOUCAUD.

DEUX SAVANTS

Un livre vient de paraître à Québec dont la lecture est passionnante comme celle d'un roman-feuilleton on ; — pour ceux qui aiment cela et il y en a plus qu'on pense, — C'est "La Vie et l'Œuvre de l'abbé Provencher" par M. le chanoine V.-A. Huard, Sc. D., de la Société Royale du Canada, directeur du *Naturaliste Canadien*, conservateur du musée de l'Instruction Publique de Québec.

La vie laborieuse et si utile de ce précurseur que fut ce prêtre aussi savant que modeste, l'abbé Léon Provencher, méritait d'être écrite au long, surtout par celui qui a été le continuateur de son œuvre au Canada Français. Aucune plume ne pouvait être plus autorisée pour présenter à nos compatriotes "la description, d'une figure, d'une vie, d'une œuvre qui leur ont fait grand honneur."

C'est un travail de longue haleine, — commencé en 1894, — dont M. le chanoine Huard vient de nous faire connaître l'intéressant résultat, et un travail du plus haut mérite, travail patriotique également. Tout ce qui a été publié, jusqu'à présent, sur le fondateur du *Naturaliste Canadien*, de la *Semaine Religieuse de Québec*, de la *Petite Faune entomologique du Canada* n'a assurément pas été suffisant pour rendre pleine justice à l'œuvre immense qu'il avait entreprise de "fonder", pour ainsi dire, l'histoire naturelle dans notre province, nous dirions au Canada. Il a même eu le temps de la développer au point que lorsqu'en 1880 il exhibait dans une exposition générale à Québec une collection complète d'insectes pour laquelle, du reste, il obtint un premier grand prix, bien mérité, ce n'était pas un événement si grand, peut-être, que pourrait être aujourd'hui, à côté des multiples exhibits du commerce et de l'industrie, le modeste étalage de quelques

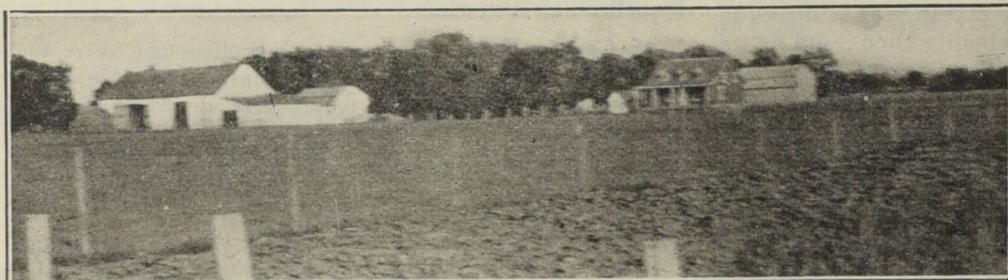
bribes d'insectes nuisibles et des principaux types des sept ordres généralement reconnus.

Alors, l'abbé Provencher tentait une chose qui était presque incroyable : instruire tout en n'étant pas professeur. Depuis, son œuvre a continué la même tentative, et avec succès. Après la mort de ce savant canadien-français elle a été reprise par un autre savant, aussi patient, aussi modeste, aussi patriote, M. le Chanoine Huard qui, grâce à plusieurs ouvrages de vulgarisation scientifique, à de multiples chroniques aussi savamment construites que spirituelles, à des manuels scolaires aussi précis que clairs, a su dégager complètement l'histoire naturelle des langes ou l'indifférence et l'apathie l'avaient enveloppée ou mêlée à toutes sortes de choses qui tenaient à la fois à la légende et au conte de la Mère L'Oie.

Grâce, aujourd'hui, à ces deux savants, l'abbé Léon Provencher et son continuateur, M. le chanoine V.-A. Huard, on est arrivé, — progrès énorme, — à dénommer autrement que par le mot "mouche" les multiples classes d'insectes, et autrement que par "barbeau" les coléoptères, les hémiptères, les orthoptères, les hyménoptères et les névroptères.

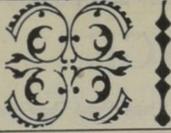
Nous voulons bien concéder que la plupart des "petites bêtes" sont, sous un aspect ou sous un autre, déplaisantes, à partir de l'invisible "brûlot" jusqu'à l'inélégante "bête à patate", en passant par la punaise, la coquerelle, la sauterelle, le cafard, la fourmie, voire même le poétique grillon, mais de là à appeler toutes ces bestioles des mouches, il y a toute la marge que nous font franchir MM. les abbés Provencher et Huard entre la véritable "petite bête" et la grosse, — le quadrupède.

D. POTVIN.

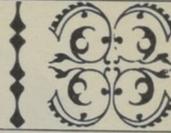


PAYSAGE ET SCÈNE
DU TERROIR

La ferme de M. Joseph Lavallée, à
St-Joseph du Lac.



VIEUX PLANTS



Dans la *Vie Catholique de Paris*, numéro du 31 juillet dernier, Henri Pourrat publie, sous le titre ci-dessus, l'article suivant où l'on peut voir que l'on s'occupe très aimablement du mouvement littéraire québécois, là-bas, dans les Montagnes d'Auvergne.

Voici l'article fort sympathique de l'auteur de Gaspard des Montagnes :

Le Canada ne nous donne plus seulement des idées de railway filant à travers d'immenses étendues céréales, ou de jeunes hommes à fourrures bâtissant des châteaux en quartiers de glace. Ces trois syllabes, nous font voir aussi des coins tels quels de nos campagnes, un bout de route où roule une carriole, des gamins qui reviennent du catéchisme avec des joues en pomme, aussi rouges que la soutanelle du clergeon ; il y a des champs de trèfle et de luzerne ; on entend, signe de beau temps, la cloche de l'autre paroisse, et les faneurs qui rentrent devant le dernier char orné d'une grande branche, saluent au tournant la vieille croix d'épinette.

Le Canada, grâce à ses littérateurs, devient pour nos beaux songes une de nos provinces, semblable à soi et semblable à ses sœurs, Normandie, Maine ou Saintonge. Et elle a des couleurs faites pour plaire, à la fois jeunes, exotiques, d'un monde neuf, et puis anciennes, plus que chez nous souvent, d'un vieux monde paysan ici trop souvent bousculé par le siècle.

Nos frères de là-bas s'excusent avec une modestie toute bonne venante de n'avoir pu assez faire encore pour les lettres françaises.

"Voyez-vous," écrit M. Damase Potvin, "nous n'avons pas cent ans de vie intellectuelle. Nous comptons bien trois siècles d'existence, mais nos ancêtres ont employé les deux premiers à se battre avec les Indiens d'abord, puis avec les Anglais, pour nous assurer le pays... Nous sommes restés seuls aux prises avec les vainqueurs, pas toujours commodes, je vous assure, de sorte que nous avons dû prendre encore, après la conquête, une bonne cinquantaine d'années rien que pour faire savoir à l'English que nous n'étions pas de sang à nous faire manger la laine sur le dos."

"Les ancêtres ont passé leur vie le fusil d'une main, la cognée de l'autre, puis, des temps plus tranquilles venus, il y eut à jouer encore des coudes pour la religion et la langue menacées. Ils étaient alors, voilà cent cinquante ans, 60,000 ; nous sommes à présent 2,500,000. Il a fallu pour cela beaucoup travailler et beaucoup batailler." Bien sûr, et ils ne pouvaient guère songer à écrire des tragédies raciniennes, des drames hugoïques, ou encore de ces beaux sonnets parnassiens qui, selon le mot de Claudel, partent tout seuls comme une tabatière à musique.

Maintenant ils ont derrière eux, un magnifique passé de trois cents ans, toute une richesse, tout un tas de matériaux à déblayer, à dégrossir, à ouvrager, à polir. Ils commencent de le mettre en œuvre. Des précurseurs, on sait qu'ils en ont eu. Aubert de Gaspé, par exemple, et Louis Frechette. Mais demain, ils peuvent avoir là-bas une littérature régionale d'éclat vif et de grand intérêt.

L'École Littéraire de Montréal vient de publier ses *Soirées*. C'est un recueil de proses et de vers par Englebert Gallèze, Valcombre, J.-A. Lapointe, Albert Laberge, Albert Ferland, Albert Dreux, Germain Beaulieu, Damase Potvin, Ubald Paquin, Louis-Joseph Doucet, Alphonse Beauregard, Jules Tremblay, G.-A. Dumont, W.-A. Baker, Albert Boisjoly. Les vers ne marquent pas une originalité très nette. Les

proses sont le plus souvent des récits de terroir et des tableaux campagnards bien charmants. Il faut signaler une véhémence étude sur Léon Bloy.

Il serait fort sot d'engager les littérateurs canadiens à se confiner en tel ou tel domaine. Reste que leurs pages auront d'autant plus d'intérêt pour nous qu'elles nous peindront mieux les mœurs et conditions de leur pays. Il ne s'agit pas de régionalisme : ce n'est pas surtout le particulier qui nous intéresse, mais le général, l'universel, nous dirions, sans trop jouer sur les mots, le catholique. Mais pour atteindre à l'universel, à l'humain, le retrouver au fond, il faut d'abord une grande fidélité à la réalité particulière. S'ils pouvaient faire en leur Canada ce que fait Ramuz en son canton de Vaud !

Les Canadiens ont un bel héritage. En premier lieu une langue héritée de leurs pères, agreste, juste et vraie, pleine d'allant, de vigueur et de verveur. *Les Zig-zags autour de nos parlars*, de M. Louis-Philippe Geoffrion, en témoignent. En second lieu toute la tradition d'un vieux pays paysan et chrétien. Il y a là un trésor. Ils commencent de le monnayer, comme le prouvent *Chez Nous*, *Chez nos Gens*, de M. Adjutor Rivard, juge à la Cour d'appel de Québec, et les *Rapaillages* de M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal. Les *Rapaillages*, ce sont des coins de pré, à l'ombre des bois, pleins d'herbes de senteur, de fougères, de framboises, de nids de crins, à petits œufs bleus, et parfois de puits abandonnés où des gouttes suintant des pierres tombent dans l'onde fraîche. C'est ainsi que ces livres sont composés de souvenirs d'enfance, d'histoire et de scènes de la vie rustique. Une effusion un peu penchée, peut-être, mais bien du charme. *Chez Nous*, joliment et clairement écrit, couronné par l'Académie Française, a été vendu à plus de vingt mille exemplaires ; *Rapaillages*, qui ne lui cède que de peu, à plus de trente mille. *La Baie*, de M. Damase Potvin, est un récit plus direct, et excellent.

Il y a plaisir à retrouver là tant de choses qui sont nôtres, comme on retrouve dans les *Légendes du Saint-Laurent*, — sorte de guide, de Montréal à l'Atlantique, magnifiquement édité par le Pacifique Canadien, — tous les vieux thèmes légendaires qui hier avaient encore vie et voix dans nos campagnes.

Le folklore ! vilain mot, et trop étroit pour tout un monde paysan encore mal connu et peu compris, qui reste plus vivace là-bas, dans la Nouvelle-France. C'est ainsi que là où la vieille vigne a disparu, remplacée par des variétés modernes, pour retrouver l'ancien plant aux fortes vertus, on va chercher dans les lieux écartés, dans les rapaillages. Et il se peut qu'on y trouve des poussés vigoureuses là où les gens ont eu assez d'amour pour les respecter.

Nos frères canadiens peuvent beaucoup pour nous, s'ils le veulent. Ils le voudront. "Parce qu'elle plonge ses racines dans les vieux sols de France, notre langue nous est chère," écrit M. l'abbé Lionel Groulx. "Nous faisons de notre mieux pour la défendre parce que la langue c'est presque toute l'âme, avec la foi."

HENRI POURRAT.

Pareillement pour la nation et pour l'individu, la seule chose indispensablement acquise, c'est le caractère.

* * *

N'usez pas votre voix à gémir sur la corruption du siècle. Lutte pour le rendre meilleur.

UN TÉMOIGNAGE.

“Celui qui veut comprendre le Canada et son histoire, doit aller à Québec.”

Un canadien anglais, M. Louis Hamilton, qui demeure à Berlin (Allemagne), depuis plusieurs années, vient de publier une géographie illustrée sur le Canada.

C'est un superbe volume, grand format, contenant une introduction, suivie de près de 300 pages de photogravures sur les neuf provinces canadiennes.

Le volume est “dédié respectueusement à la Société de géographie de Québec”. C'est là un hommage qui mérite d'être signalé et qui prouve l'estime dans lequel est tenue cette société et la considération que l'on porte à son bulletin semi-mensuel.

L'Introduction, qui couvre XXV pages, est écrite dans un excellent français et uniquement en français, bien que le volume ait été édité à Berlin, par Ernst Wasmuth.

Les légendes qui accompagnent chaque photogravure sont libellées dans quatre langues. Ainsi, la première porte la souscription suivante :

L'Île Percée and Percée Village, Province of Québec.

L'Île et le village de Percée (Province de Québec).

L'île Percée und Percée Dorf. Provinz Quebec.

L'Isola e il villaggio di Percée, Provincia di Québec.

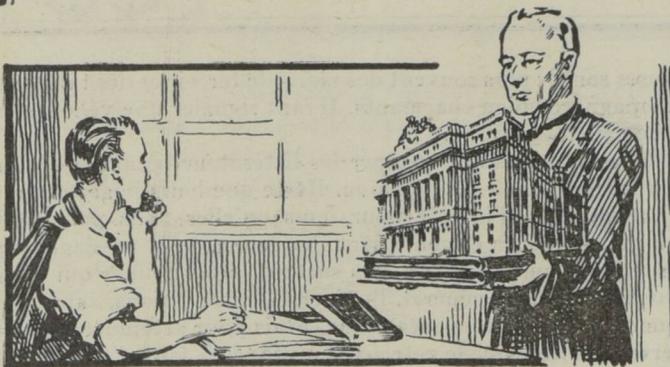
Comme on le voit, les quatre langues que l'auteur emploie sont : l'anglais, le français, l'allemand et l'espagnol, mais un hommage spécial est rendu à la langue française puisque seule elle sert de présentation au volume, ce qui prouve que, dans l'estimation de son auteur, elle reste toujours la langue universelle, la langue que comprennent tous les hommes instruits de la terre, parce que la plus harmonieuse, la plus logique et la plus riche qui soient de tous les idiomes vivants.

L'introduction porte sur plusieurs sujets relatifs à la Géographie physique, humaine et économique, et l'auteur y témoigne d'une profonde connaissance de notre pays, de son histoire sous les deux régimes, et des causes qui ont influé sur son développement ou qui, plutôt, ont retardé ce développement pendant longtemps.

Pour celui qui n'a aucun intérêt à entrer dans les détails d'une étude sur le Canada, le volume de M. Louis Hamilton lui fournit des données générales, nettes et assez justes pour qu'il puisse se former une bonne idée de ce que nous sommes et de ce que nous possédons comme pays, ressources naturelles, commerce et perspective d'avenir.

Nous voudrions avoir l'espace voulu pour reproduire cette introduction d'un bout à l'autre, mais un numéro entier du *Terroir* n'y suffirait pas ; c'est pourquoi nous en extrayons une seule page sur Québec, dans laquelle l'auteur frappe une note qui nous est toujours sensible : celle de l'histoire du développement du groupe français au Canada et des souvenirs que le rocher de Québec recèle à ce propos. Un hommage non équivoque est rendu, dans cette page, à l'Église romaine qui “plus même que le pouvoir royal, c'est elle qui forma le caractère et les destinées de la colonie”.

Nous félicitons cordialement M. Louis Hamilton du beau travail qu'il a accompli pour mettre en lumière son pays d'origine, le faire connaître et aimer davantage des peuples d'Europe, où sa renommée est aujourd'hui mieux assise que jamais, depuis les jours tragiques de la Grande Guerre, où un demi million de ses fils est allé se joindre aux alliés pour opposer une barrière aux troupes de Guillaume, qui convoitaient la France.



“L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! --: --:

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure “L'ECOLE CHEZ-SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

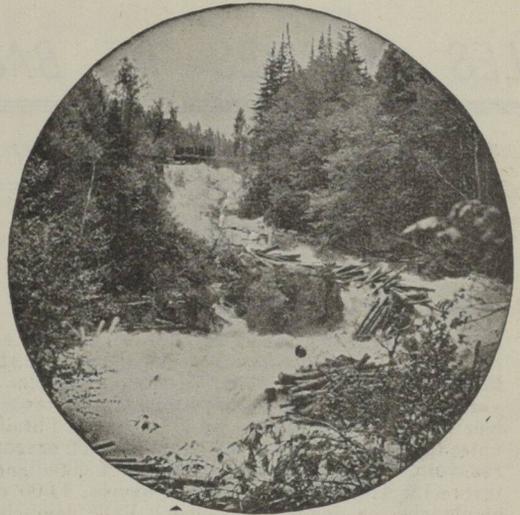
Adresse.....
A-60

Voici cette page, qui constitue aussi un éloquent témoignage, que nous extrayons de l'*Introduction* de la *Géographie* de M. Louis Hamilton.

“ Celui qui veut comprendre le Canada et son histoire doit aller à Québec. C'est là qu'il comprendra comment une poignée de paysans ont pu devenir une nation, et pourquoi cette nation, séparée de la mère-patrie, entourée du flot toujours montant des Anglais et des Américains, c'est jetée dans les bras de l'Église catholique. Tel le vieux rocher de Québec, que les eaux du St-Laurent rongent depuis des siècles sans nombre, l'Église de Rome est restée debout, inébranlable, et a abrité son troupeau français. C'est elle qui a enseigné à ses ouailles à garder leur religion, leur langue et leurs coutumes ; qui a veillé sur leur bien-être, les a défendues contre les agressions et les a élevées à un niveau moral unique au monde. Il y a une grande institution qui occupe une place des plus marquantes dans l'histoire du Canada, c'est l'Église romaine. Plus même que le pouvoir royal, c'est elle qui forma le caractère et les destinées de la colonie. Elle en fut la nourrice et presque la mère, et les habitants ne brisèrent jamais les liens qui l'attachaient à elle, bien qu'ils fussent gens difficiles et opiniâtres.

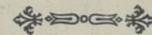
“ Ce furent ces liens qui, sous l'Ancien Régime, à défaut de libertés politiques, maintinrent dans la population la cohésion, condition de vie. La conquête anglaise détruisit d'un seul coup tout le mécanisme de l'administration civile, mais elle ne toucha pas à l'Église. Gouverneurs, intendants, conseillers et commandants, tous étaient partis ; les grands seigneurs s'étaient enfuis ; et le peuple, qui n'avait jamais appris à se gouverner lui-même, fut réduit à ses propres moyens. La conséquence en aurait été la confusion, sinon l'anarchie, sans les prêtres des paroisses, qui, exerçant la double autorité de pères spirituels et de chefs temporels, devinrent plus que jamais les gardiens de l'ordre dans le Canada tout entier.” (F. Parkman, *The Old Regime in Canada*). Le catholicisme, la langue et l'austérité des mœurs, ce sont là les raisons qui expliquent que, de nos jours encore, les français subsistent comme nation sur le continent de l'Amérique du Nord. Ce qui a surtout contribué à ce résultat, c'est que la majorité des français formait un groupe compact dans la vallée du Saint-Laurent, et aussi que les Anglais exercèrent au Canada une tolérance, fruit de la leçon que leur avait donnée la perte de leurs colonies du Sud.

“ L'une des caractéristiques au Canada, c'est l'influence qu'y exerce la religion. On l'a dit avec raison : “ Les canadiens n'ont pas tous le même culte, mais tous, protestants comme catholiques, estiment que chaque homme doit avoir une religion ”. Parkman a proclamé que toute l'histoire des origines de la colonie s'explique par l'influence religieuse. Ce qui s'est passé depuis lors confirme son assertion pour les temps postérieurs. Ce sont la doctrine et la morale prêchées par les différentes confessions religieuses qui font de la population canadienne tout entière un corps respectueux de l'autorité quelle qu'elle soit, appliqué à la tâche de chaque jour, s'efforçant d'éviter les heurts que provoquerait la différence des origines, des cultes, des langues et de l'éducation. Dans la province de Québec en particulier, où l'immense majorité appartient à l'Église catholique romaine, l'on constate que l'état d'esprit créé par cette Église est on ne peut plus sain. Le monde des ouvriers n'y connaît guère les ambitions qui portent au sabotage des industries. Le travailleur y est honnête, consciencieux, paisible. Le paysan, de son côté, se contente des fruits que lui procure la terre et s'adonne en chantant aux rudes travaux qu'elle réclame de lui. Ce caractère paisible des populations urbaines et rurales dans le Québec attire depuis longtemps les Américains. Ils aiment à établir là leurs manufactures parce qu'ils peuvent compter sur une main-d'œuvre de tout repos, qui ne gâchera pas le



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ÉCOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'École des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'École des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

LES OEUVRES DE BASE

de toute bibliothèque moderne

doivent être :

Le LAROUSSE UNIVERSEL

en deux volumes (format 21 x 30 ct). Le plus récent des grands dictionnaires encyclopédiques : toute la langue française, y compris les mots les plus nouveaux ; toutes les connaissances humaines dans leur état présent. Le plus grand succès de librairie de notre temps ; terminé en 1923, déjà 350,000 exemplaires vendus. Près de 2,600 pages, 700,000 lignes de texte (128,416 articles), 27 000 gravures, 1,000 cartes et planches en noir et en couleurs. Relié demi-chagrin \$20.00.

Le NOUVEL ATLAS LAROUSSE

La grande géographie du monde actuel : les renseignements les plus récents sur tous les pays du monde. En un seul volume, une géographie universelle, un grand atlas absolument à jour (82 cartes en couleurs et en noir) ; un panorama du monde entier (1519 gravures photographiques). Relié demi-chagrin \$10.80.

L'HISTOIRE NATURELLE ILLUSTREE

en deux volumes, magnifiquement illustrée par la photographie ; I. Les Plantes, par J. Costantin, de l'Institut, professeur au Museum de Paris, et F. Faideau, rel. \$8.40 ; II. Les Animaux, par L. Joubin, de l'Institut, professeur au Museum de Paris et Aug. Robin, rel. \$8.80.

La LITTÉRATURE FRANÇAISE

illustrée, en deux volumes, publiée sous la direction de Joseph Bédier de l'Académie française, et Paul Hazard professeur au Collège de France. La grande histoire littéraire qui fait aujourd'hui autorité en France : les derniers résultats de l'édition moderne 857 gravures, 54 planches en noir et en couleurs. Relié demi-chagrin \$16.80.

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES

de l'antiquité à nos jours, en trois volumes, publiée sous la direction de Maxime Petit, avec la collaboration de plus de quarante savants. Une œuvre entièrement neuve et originale, conforme aux données les plus récentes de la science historique : toute la vie de l'humanité, au point de vue politique, social, intellectuel, etc. Les deux premiers volumes sont en vente : Tome I (Antiquité et Moyen âge), relié, \$10.40. — Tome II (Temps Modernes), relié, \$10.80. Le troisième et dernier volume (Période Contemporaine) paraîtra en octobre.

LE MUSÉE D'ART

Histoire générale de l'art, due à la collaboration de critiques autorisés et illustrée de 2 000 magnifiques reproductions photographiques : I. Des origines au XIXe siècle, relié \$8.00. — II. XIXe siècle, relié \$8.40.

LAROUSSE - PARIS

En vente chez tous les libraires du Canada.

produit et n'exigera pas d'autre salaire que celui qui a été convenu entre elles et les chefs de l'industrie. Pour être moins sensible dans les autres provinces, la sécurité sociale procurée par les convictions religieuses est encore remarquable. On peut dire que, si le Canada tout entier est aujourd'hui le pays par excellence de la paix, il le doit à la morale rigide que prèlent à son peuple les autorités religieuses et leurs représentants." (Chanoine Émile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal).

"Ce n'est pas seulement dans la province de Québec qu'il abitent des français. Il y en a un grand nombre dans la province d'Ontario et dans les prairies, où se déverse le trop plein du Québec, s'écoulant vers l'Ouest et submergeant par place les Anglais ; il y en a également dans l'Acadie, et tout le monde connaît par l'Évangéline de Longfellow, la lamentable histoire de la transportation en masse dont ils furent victime. Les Franco-Acadiens se chiffrent encore par 140,000 dans la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et l'Île du Prince-Edouard.

"Partis de Québec, les missionnaires, explorateurs, voyageurs et coureurs de bois atteignirent, au XVIIIe siècle, les montagnes Rocheuses ; ils avaient découvert, dès le XVIIe siècle, le Mississipi et en avaient exploré le cours jusqu'à son embouchure, où la Nouvelle-Orléans rappelle encore l'ancienne étendue de la domination française. Il suffit de jeter un regard sur la carte de l'Amérique du Nord pour se rendre compte que, si la politique coloniale de la France avait été autre, ce qui est aujourd'hui un continent anglo-saxon, aurait pu être un continent latin, comme c'est le cas pour l'Amérique du Sud. Pourtant, des noms tels que la Nouvelle-Orléans, Détroit, Maine et Duluth — pour ne mentionner que ceux-là — montrent clairement le rôle que la France a joué dans l'histoire de l'Amérique du Nord, et la présence des français au Canada, où Montréal occupe le quatrième rang parmi les grandes villes de langue française du monde entier, rappelle combien est large et importante la part de l'élément français dans la civilisation de l'Amérique du Nord."

G.-E. M.

Y avez-vous songé? — Les intérêts, même purement égoïstes, devraient empêcher, autant que possible, tout établissement commercial à congédier un homme. Mais des intérêts plus grands et plus élevés sont impliqués. Toute compagnie dont la direction prend en considération la valeur humaine ne congédiera un homme qu'après que tous les moyens de l'adapter à l'organisation auront échoué.

Tout homme, qu'il soit un borné ou un génie, ou encore entre ces deux extrêmes, possède des capacités qui peuvent être utilisées dans une grande organisation où il y a mille choses différentes à faire, chacune de ces occupations exigeant des aptitudes différentes. Congédier un homme est fréquemment l'aveu que la compagnie ne peut pas ou ne veut pas faire l'analyse de ses aptitudes et placer cet homme, là où il devrait être pour lui donner le meilleur service, être le plus utile à lui-même et à l'établissement. Une telle compagnie néglige l'opportunité d'édifier des hommes et des caractères tout en édifiant sa propre organisation.

— "Je pratique tous les jours" disait Paderewski le maître du piano. "Si je suis un jour sans pratiquer, je puis tout de suite en constater le mauvais effet sur mon jeu ; si je néglige le piano pendant deux jours, les critiques le remarquent ; si je suis trois jours sans pratiquer, tout le public le remarque."

Ne pourrait-on pas appliquer la même réflexion à la constance dans la publicité?

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



MEILLEURS PRIX ACCORDÉS SUR:

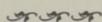
Ciment, Dynamite, Clous, Vitres, Vernis, Blanc de Plomb,
Huiles, Peintures, Serrureries, Tôles galvanisées et
noires, Tôles ondulées, Couvertures en caoutchouc
Fournitures de moulin,
Articles de Sport, Chasse et Pêche.

SAMSON & FILION, LIMITÉE

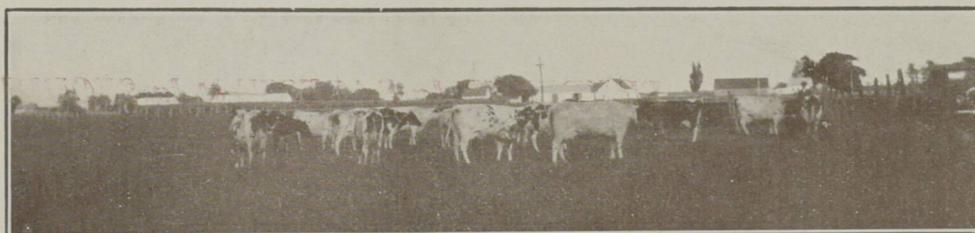
343-345, rue St-Paul, - QUEBEC.

(Vis-à-vis la gare du Palais)

**PAYSAGE ET SCÈNE
DU TERROIR**



Un troupeau laitier sur la ferme de
M. Elzéar Létourneau, à St-
Constant de Laprairie.



**GERMAIN
LEPINE**

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNÉRAILLES



Chambre mortuaire à la
disposition des familles.



AMBULANCE MODERNE
Service d'automobile
privée.



Service de jour et de nuit:
TELEPHONE 2-2119-j



283 SAINT-VALLIER
QUEBEC.

DR ED. SAMSON

CHIRURGIEN-ORTHOPÉDISTE

Spécialité: Chirurgie osseuse, fractures, luxations, toutes
différentes provenant de naissance, de paralysie infantile,
rachitisme, etc.

HEURES DE CONSULTATION: 2 à 4 P. M. TEL. 2-1291

BUREAU; 52, ST-LOUIS - QUEBEC



TAXIS ROUGES
TÉL. 2-1515

FONDÉE EN 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, - - QUÉBEC.

LE LAIT PUR

de saveur douce et agréable,
est le bien des enfants,
pourvu qu'il soit

CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous
ceux qui vous sont chers en de-
mandant toujours la marque

FRONTENAC

LAIT, CRÈME, BEURRE,
CRÈME GLACÉE

La Laiterie Frontenac
Limitée

Fournisseurs de la Goutte de
Lait et du Château Frontenac.

142, de l'Eglise, QUEBEC.
Tél. 2-5232

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

CRÉDIT-CANADA

LIMITÉE

LA CLEF DU SUCCÈS

Avez-vous déjà songé que \$100.00 placées tous les mois à 6% vous donneront en 10 ans la

JOLIE SOMME D'ENVIRON \$24.000.00?

La spéculation ne peut assurément promettre la fortune sur une base aussi solide. Vous pouvez atteindre cet idéal en vous prévalant de notre NOUVEAU SYSTÈME BANCAIRE de LIVRETS-OBLIGATIONS sur des valeurs de l'Etat, de compagnies d'utilités publiques ou industrielles de tout premier choix.

Vos ECONOMIES sont votre SAUVEGARDE. Confiez-les à une institution qui n'opère que sur des bases solides et qui compte à son crédit des oeuvres qui inspirent la

PRUDENCE, la SAGESSE et la SECURITE.

Succursale à Québec: 88, rue St-Pierre. - Tél. 2-1914

À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA

LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-colons et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Départ de Québec 6 h. 20 p. m. pour raccordement à Montréal avec le "Continental Limitée."

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

CANADIEN NATIONAL